



Confinement

Mai 2020

Jean-Philippe C. · Nathahel Deguilly · Marylaure Forget-Dugaret
Océane Ginot · Nathalie Grangis · Marie Hamel · Anaïs Pelier
Rousse · Corentin Ruffet · Éléonore Sibourg

reticule.fr

Réticule #6 : Confinement

Mai 2020

Table des Matières

Z(H)ERO

Anaïs Pelier

Les faits

Jean-Philippe C.

Chacun chez soi

Marie Hamel

Déclaration de guerre

Nathahel Deguilly

Planète bleue, éclipse, planètes bleues

Éléonore Sibourg

Inside

Océane Ginot

Confiné en plein cœur

Corentin Ruffet

Évolution

Marylaure Forget-Dugaret

Enfin seule !

Rousse

Les confins confinent toujours à la fin

Nathalie Grangis

Inscrivez-vous à la newsletter sur reticule.fr

[Facebook](#) - [Twitter](#) - [Email](#)

Soutenez-nous sur [Tipeee](#)

© 2020 Réticule. Tous droits réservés.

Z(H)ERO

Anaïs Pelier

Son héros polaire, c'est sans modestie qu'il signe les longs mails chargés de photographies incroyables qu'il envoie sans se lasser depuis six mois, depuis l'autre bout du monde, loin d'elle, à Concordia. Il n'a jamais su avoir la gloire élégante, la discrète assurance de celui qui s'élève au-dessus du commun des mortels, le bon goût de ne pas souligner l'évidence. Maintenant qu'il vit l'aventure ultime de l'Antarctique la fierté dégouline de ses postures solitaires au milieu du désert blanc qu'est le pôle Sud, postures solitaires souvent, car bien qu'il ne soit pas seul dans la station il est maintenant seul devant le reflet du smartphone. Narcisse au bord de l'étang qu'est l'écran noir.

Les clichés s'accumulent : Stan pose devant le satellite à la recherche d'exoplanètes, Stan pointe du doigt la merveilleuse aurore australe, Stan conduit une dameuse sous le soleil de minuit, Stan apprend à cuisiner des gnocchis avec le chef italien, Stan toujours et sous tous les angles, devenu l'horripilante version virile de Dora l'exploratrice.

Agnès l'aime malgré tout, malgré lui surtout.

Son dernier mail dissèque l'isolement d'une mission polaire, des douze colocataires qui volontairement sont partis vivre 12 mois sur les kilomètres de glace de Concordia, dont 9 mois sans visite ni ravitaillement. Ce court essai anthropologique a été envoyé à presque la moitié de l'hémisphère nord, des milliers d'amis sans visages, sans oublier les poches de civilisation occidentale persistantes dans l'hémisphère sud, mêmes réseaux, mêmes repères. Des phrases à rallonge gorgées de superlatifs qui parlent de solitude, de distance, de routine et de ce tout petit univers que serait devenu sa vie.

Et ce matin le mot de trop... *confinement*.

Pris au piège des deux bâtiments cylindriques qui composent la station de Concordia, les douze hivernants dont je fais partie entament l'absolue claustration dans la nuit polaire qui commence, quatre mois cernés par l'obscurité et un froid abyssal atteignant souvent les -80 °C...

Ah ça il les aime ses chiffres chéris, records inédits, de nous qui le plus loin fait pipi ?

... dans un confinement si absolu dont seuls peut-être les astronautes sauraient comprendre la léthargie et la subtile angoisse.

Il n'est pas seulement sur un autre continent, il est maintenant parti vers une autre galaxie.

Au début de l'épidémie il a bien posé quelques questions concernant sa vie et son travail, puis il a rapidement conclu que sa vie étriquée n'avait pas dû beaucoup changer, et que l'hécatombe des gérontes qui tombaient comme des mouches à la maison de retraite n'était pas un événement digne d'intéresser ses milliers d'amis invisibles.

Le soupir agacé qui lui échappe est de ceux qui se répètent de plus en plus souvent ces dernières semaines, il a remplacé le petit gémissement satisfait de fierté qui ponctuait d'habitude la lecture des heures de gloire de son homme. Par la fenêtre le soleil boude les rues de Belley, le ciel gris semble littéralement écraser les toits lessivés de pluie. C'est lundi pourtant les rues sont vides et silencieuses, le monde s'est arrêté. Heureuse et inquiète à la fois Agnès enfile son manteau et attrape son sac, sans oublier le gâteau au chocolat qu'elle pourra partager avec ses collègues tout à l'heure. Les petits bonheurs sont la lumière de ses jours depuis que le virus a tiré les verrous de France. Chaque geste touche, chaque sourire masqué compte.

A pas pressés elle enfile les rues désertées jusqu'à l'hôpital, s'excusant presque du claquement de ses talons sur le bitume luisant. Dans les premières heures du jour elle craint de réveiller... quoi ? Un fantôme urbain, l'esprit animiste caché dans le feu tricolore ?

L'EPHAD est vétuste, un long bâtiment rose délavé depuis longtemps rongé par l'oubli. Il s'habille de la misère qu'il abrite, la solitude, la maladie et la dépendance dont chacun souhaite être à jamais épargné. C'est là qu'elle travaille, dans ses chambres imprégnées de vieillesse qu'elle mérite son salaire. Bien sûr Stan lui dit souvent qu'elle devrait faire des études, être au moins infirmière à défaut d'être capable d'être médecin. Elle ne répond plus, se contente de sourire et n'oublie pas que malgré les textes les hommes ne naissent pas égaux en droit, et les femmes encore moins.

D'ailleurs si ce n'était pour gonfler la feuille de paye, quel intérêt à être médecin ?

Personne n'est plus soignant que la mal nommée *aide-soignante*.

Qu'à cela ne tienne elle aime ce qu'elle fait, et depuis le 17 mars plus que jamais. Derrière les portes du service on oublie le décompte macabre dont se délectent les chaînes de télévision, on méprise le scabreux, on laisse le sensationnel aux journalistes et aux politiques. Les visages de ses collègues respirent la confiance et le respect, il n'y a plus dans la blouse blanche cette crainte de l'autre, de la contamination. On peut se parler, partager un café, se rassurer aussi.

Parmi les toilettes du matin il y a celle de M. André, un pensionnaire qu'elle connaît depuis presque quinze ans. Elle a le droit de l'appeler Justin, il a le droit de la

taquiner. Allant à l'encontre de tous les principes de sa profession elle se confie sans réserve à Justin, lui dévoile l'intimité de son cœur quand il lui abandonne l'intimité de son corps. Il est nu presque chaque jour sous ses mains dans le rituel déroutant de la toilette, l'ultime défaite de l'homme vieillissant. Chacun connaît l'autre, l'évidence du laid, la beauté ignorée.

Affublée du masque et du tablier elle lui frotte vigoureusement le dos puis passe plus doucement le gant de toilette dans son cou. Tandis qu'elle masse gentiment il plisse les yeux d'aise puis risque une question parfaitement intéressée :

– Des nouvelles de votre amoureux ?

– Oui hier encore, il va très bien, il s'est mis à la guitare, répond-elle en souriant sans joie. C'est drôle comme ses activités là-bas ressemblent à celles que les gens trouvent ici depuis le confinement.

– S'inquiète-il pour vous ? demande Justin du bout des lèvres.

– Bien sûr que non, babille-t-elle encore, je fais tout pour le rassurer, il sait que je n'ai rien à craindre.

Justin attrape la main qui allait prendre la serviette et la fait venir devant, il pose une main contre sa joue couverte du masque :

– Il ne faut pas vous savez, vous pourriez vous contaminer et...

— Mourir oui, je sais ma jolie, mais à presque quatre-vingt-dix ans et coincé dans cette carcasse incapable ce n'est pas un drame.

Elle ne peut s'empêcher de paniquer mais garde la façade apaisante qui convient à son rôle tandis qu'elle se dégage de la main osseuse et trop compatissante pour la rassurer.

— Vous vous rendez compte qu'il ne se rend pas compte ? reprend Justin.

— Ça fait beaucoup de comptes à rendre, rétorque-t-elle en retrouvant un sourire timide.

Justine soupire et attire les deux mains de son amie dans les siennes :

— Il ne vous mérite pas.

— Vous êtes jaloux, se moque-t-elle sans conviction d'une lèvre tremblante. C'est un héros polaire.

— Et vous êtes l'héroïne qui n'en a pas l'air.

Elle ne sait plus quoi répondre, s'assoit, s'agace, soupire et se lève pour prendre les vêtements propres pliés sur le bras du fauteuil. Tandis qu'elle l'habille en ménageant ses vieilles articulations il garde un silence songeur, puis enfin entre deux boutons de chemises qu'elle ferme pour lui arrive l'aveu d'un Casanova fatigué :

— Je serai jaloux si j'avais un demi-siècle de moins ma chère, et je vous aurais enlevé à ce crétin depuis longtemps soyez-en sûre. Il n'a pas la moindre idée du

bijou que vous êtes, drôle, douce, fine et perspicace. Il ne vous arrive pas à la cheville.

Elle s'assoit face à lui sur le lit et vaincue admet timidement ses doutes :

— Peut-être bien qu'il n'est pas très gentil avec moi, mais il est extraordinaire non ?

— Quoi parce qu'il fait tourner dix ordinateurs et nettoie la lunette du télescope ?

— Un super télescope en Antarctique tout de même...

— Balivernes ! hurle le vieillard subitement dépouillé de son habituelle vénérabilité. Cela fait quinze ans que vous me sauvez la vie Agnès. Ils sont ici les véritables héros, et la masse des crétins du monde les ignore.

Dans un éclat de rire elle se relève et achève de coiffer convenablement son ami dont la colère a subitement rajeuni les traits. Quelques minutes d'un silence confortable s'ensuivent jusqu'au moment où elle va refermer la porte sur sa solitude. Elle a alors retrouvé tout son humour pour dire son dernier mot :

— Et bien Justin tenez-vous prêt, si je suis bientôt célibataire c'est moi qui viendrais vous enlever.

— Merci ma douce, répond-il en saluant aussi bas que lui autorise son arthrose, je vous promets de vous traiter comme une reine.

L'après-midi s'étire dans les gris, la journée aussi. Alors que le gâteau au chocolat n'est plus qu'un vestige

de miettes sur la table de l'office elle repense au coup de sang de Justin. Bien sûr elle sait que son homme manque d'égards à son égard, simplement elle s'estime chanceuse de l'avoir trouvé, de ne pas être seule.

Pourtant elle EST seule, maintenant, malgré lui.

— Un problème ?

Elle sursaute et réalise que dans sa grande solitude son collègue Julien est assis avec elle, avec application il récolte du doigt les petites miettes de chocolat éparpillées avant de les glisser sous son masque. Par-dessus le papier vert plissé ses grands yeux noirs reviennent sans cesse sur elle :

— Non, non, bredouille-t-elle, je réfléchissais.

— À quoi ?

C'est peut-être la première fois qu'ils sont seuls tous les deux. Il est venu en renfort depuis Annecy et vit sur le site même de la maison de retraite depuis deux semaines. Il est un des rares hommes de l'EHPAD et sa virilité tranquille apaise l'ambiance de poulailler qui s'installe invariablement dans les équipes féminines.

— C'est un peu personnel... commence-t-elle... et donc pas très intéressant.

— Dis toujours, répond Julien en essuyant ses mains.

Ses mains sont fines et bronzées, alors qu'il baisse son masque son sourire le rend très beau. C'est la première fois qu'elle voit son visage. Il se penche à peine

au-dessus de la table, il ne la quitte pas des yeux. Désarmée par le silence elle cède et concède :

— Et bien c'est M. André, il se propose de remplacer mon amoureux actuel sous prétexte qu'il ne serait pas à la hauteur, débite-t-elle avant d'éclater d'un rire trop bref pour être sincère.

D'abord il garde le silence. Sous le masque le rouge qui lui cuit les joues est insupportable, elle regrette d'avoir ouvert la bouche. Au bout d'un temps virtuellement infini Julien répond enfin :

— Est-il à la hauteur ?

— Et bien j'imagine que oui...

— J'imagine plutôt le contraire, rétorque Julien, sinon tu ne serais pas là à te tordre les méninges en silence.

Abasourdie par son culot elle le regarde se lever et s'apprêter à quitter la salle de repos :

— Nous sommes coincés entre ici et là, continue-t-il en indiquant les murs blancs et la fenêtre, jusqu'à nouvel ordre.

— Et...

— Tu ne peux pas vraiment te cacher, explique-t-il d'une voix charmeuse.

— C'est une menace ? réplique-t-elle sans croire au jeu de séduction.

— Une promesse. À partir d'aujourd'hui je te drague officiellement, tiens-toi prête à recevoir des bouquets de pâquerettes du jardin et des rouleaux de papier-toi-

lette volés au risque de ma vie, jusqu'au jour où je pourrai enfin faire glisser ton masque et t'embrasser.

– C'est interdit de s'embrasser, est la seule chose qu'elle trouve à répondre.

– Dommage, conclut-il en fermant la porte.

Dommage, se dit-elle en ne retrouvant plus le fil de ses idées.

Dans sa poche l'écran noir vibre et exhibe la vignette d'un nouveau mail : c'est *lui*. D'un pouce tout puissant elle balaye le message et coupe le son de l'affreux gadget sensé lui assurer une vie sociale. Sa vie est ici et maintenant, loin des pôles et près des gens, là où les sentiments se disent avec les yeux... au-dessus du masque.

FIN

Anaïs Pelier

Née en 1983 à Angers, globe-docteur qui partage ses mission entre les hémisphères, Terres Australes et Antarctiques, Centrafrique, Polynésie, le stéthoscope dans le sac-à-dos. En attendant de publier un roman j'écris, des chansons, des articles, des nouvelles, tout ce qui me tombe sous le crayon.

Les faits

Jean-Philippe C.

Samedi 18 avril, 16h20.

Aujourd'hui samedi 18 avril j'ai été verbalisé par les flics pour ne pas avoir respecté les règles du confinement.

Les faits : je suis sorti de chez moi prendre l'air, j'ai marché pendant une trentaine de minutes dans un rayon de moins d'un kilomètre de mon domicile (j'habite rue Magenta et je me suis fait arrêter rue Louis Blanc, pour ceux qui veulent vérifier), je suis tombé sur deux flics postés à un coin de rue qui m'ont demandé mon attestation et qui m'ont collé 135 € d'amende sans aucune raison.

Rue Louis Blanc. J'avais déjà entendu ces histoires de flics et de délits de sale gueule, et pour être honnête au fond de moi je me doutais bien que ça pouvait m'arriver un jour parce que je suis jeune et que je me laisse pousser les cheveux depuis le début du confinement. C'est pour ça que quand je les ai vus, instinctivement, j'ai commencé à changer de trottoir avant de réaliser que la rue était hyper étroite et qu'ils pourraient m'interpeller depuis l'autre côté. J'ai donc fait semblant de refaire

mon lacet pour gagner du temps, mais du coup j'étais au milieu de la route et honnêtement ça devenait carrément louche, j'ai levé le nez vers eux et ok ils m'avaient vu. Je suis revenu sur le trottoir. C'est là qu'ils m'ont appelé une première fois. J'ai pris une grande inspiration, pendant ce temps-là ils ont continué à m'appeler deux fois, trois fois, ils ont fini par me siffler. J'ai avancé. J'étais prêt. J'ai marché bien droit sans les regarder parce que je sais très bien que ces mecs ne peuvent pas supporter qu'on les regarde. Ils pensent qu'on défie leur autorité ou qu'on va voler leur âme ou quelque chose comme ça, et puis arrivé à quelques mètres d'eux je me suis arrêté, j'ai relevé la tête en regardant bien dans le vide pendant genre une minute. Je voulais leur montrer que je respectais tellement la distance sociale que je faisais comme s'ils n'existaient pas. Ils ont fini par me demander mon attestation et, pendant que je la sortais, ils ont commencé à me poser des questions perso pour savoir où j'habitais, si j'étais seul, où j'allais, avec qui je vivais, depuis combien de temps, et plus les questions s'accumulaient moins je répondais, et pourtant ça me démangeait de leur demander à mon tour pour qui ces gens se prenaient, et depuis combien de temps je vivais sans le savoir dans un régime fasciste ? Je me suis grouillé de sortir leur attestation de merde, avec coché « déplacements brefs » au-dessus de l'heure et de mon adresse qui montraient bien que je marchais depuis une

quarantaine de minutes et dans un périmètre de moins d'un kilomètre de mon domicile. Un des deux gars l'a regardée avec clairement l'air de chercher comment me foutre une amende alors que tout était réglo, et pendant ce temps-là l'autre gars me regardait, mais moi je ne le regardais pas genre j'en rien à foutre des flics.

Boulevard Sébastopol. J'en ai rien à foutre des flics et de l'autorité en général. Je n'ai jamais aimé qu'on me dise quoi faire, et encore moins qu'on m'infantilise. Mon père aime bien raconter cette anecdote qui remonte à mes quatre ou cinq ans : j'avais fait une connerie, il m'avait engueulé, et au bout de son speech j'avais fini par lui répondre « c'est à moi que tu parles ? » Boum, taxi driver. Ça l'avait scié. Et peut-être rendu fier aussi, bizarrement, parce que mon père avait la tête dure mais passons, je ne vais pas vous baratiner avec ça. J'ai jamais aimé qu'on me donne des leçons, qu'on m'évalue, qu'on me reprenne, qu'on me redresse, qu'on me cisaille, qu'on me moule, qu'on me pétrisse. C'est une des raisons pour lesquelles j'ai toujours préféré rester célibataire. J'ai 32 ans si vous vous posez la question. Si j'avais voulu me trouver quelqu'un, je l'aurais fait, et ça aurait été facile. J'aurais juste eu à baisser un peu mon froc.

J'ai eu une copine en mars 2017 et j'avais été très clair là-dessus, je lui avais dit que j'étais quelqu'un de libre et que je n'appréciais pas beaucoup qu'on me mette un

mode d'emploi de la vie sous le pif pour savoir où aller, et bien sûr elle était totalement ok avec ça elle disait : « c'est ce qui me plaît chez toi », sauf qu'elle était vé-gane et qu'au bout de quelques semaines elle s'était mise en tête de me faire changer de régime alimentaire, et au bout d'un moment on ne pouvait plus manger ensemble sans que tout son mépris pour ce que je bouffais ne dégouline de toute sa gueule d'autruche. Quand un jour elle a voulu remplir mon frigo pour me faire une surprise parce que je n'avais pas le temps de faire les courses je lui ai dit vas-y dégage, et je n'ai jamais regretté cette décision. Quelle conne. Qu'est-ce que ça pouvait bien lui foutre que je n'aie pas le temps de faire les courses ? Je n'ai jamais aimé cuisiner de toute façon. Les gens qui prennent des photos de leurs plats pour les mettre sur les réseaux sociaux sont des malades mentaux, toutes ces conneries ça n'a jamais été mon délire. La bouffe pour moi ça a toujours été de l'énergie. Des kilojoules. Et oui, parfois mon frigo est vide, il n'y a plus que de la mayonnaise en tube et je la mange sur des biscottes, qui d'autre ça regarde à part moi ? La fille avec qui je sortais avait une chaîne YouTube où elle donnait des « astuces » pour faire du sport à haut niveau tout en ayant un régime végan et des milliers de connards venaient liker ces vidéos de merde alors qu'en vrai elle pouvait pas courir plus de dix minutes sans faire un malaise vagal et c'est la vérité bordel, une fois je l'ai ramas-

sée au sol en bas de chez moi la gueule jaunâtre parce qu'elle avait tenté de courir après avoir passé une semaine à ne s'alimenter que de jus de pommes, et le lendemain elle allait raconter sur internet que ça avait été la meilleure expérience de sa vie. Quelle indécence putain. Quelle imposture.

Rue de Crimée. Je repense à toutes ces choses tandis que je remonte vers chez moi, et en arrive à la conclusion que ces deux flics ne m'auraient jamais arrêté si j'avais été en train de courir. Ça me rend fou ça aussi, cette indulgence pour les gens qui courent pendant le confinement. Autre anecdote : l'autre jour un jogger m'a carrément engueulé parce que je n'étais pas descendu du trottoir pour le laisser passer, et quand je dis engueuler c'est engueuler, pas juste le mec qui marmonne des trucs racistes en me croisant ou je sais pas trop quoi. Là le type s'est arrêté, a fait demi-tour pour revenir à ma hauteur et me dire face à face que c'était scandaleux de pas l'avoir laissé passer, en m'insultant et tout. J'ai halluciné. Les voilà les donneurs de leçon sur le confinement : des joggers de merde, des minables qui saisissent enfin l'opportunité de se prendre pour des héros en restant chez eux, et qui se persuadent que tous ceux qui ne sont pas d'accord avec le confinement ont tort. Des types qui boivent chaque intervention de Macron à la télé comme du petit lait, ou alors qui

trouvent qu'il n'en fait pas assez, qu'on devrait aussi avoir des applis de traçage sur nos téléphones, des caméras de surveillance dans chaque rue, qu'on devrait refiler le Covid de force à ceux qui enfreignent les règles en les enfermant dans des EHPAD on pourrait même en faire une émission de télé. Quand j'y repense j'aurais vraiment dû lui tousser à la gueule à ce jogger.

Ok je ne cours pas et je mange n'importe comment, mais je vais vous dire, j'aime bien le badminton. Ça me fait péter les plombs de plus pouvoir en faire. Au badminton tu ne t'approches jamais de ton adversaire : comment tu peux me faire avaler qu'un sport comme celui-là est interdit alors que les supermarchés restent ouverts ? Comment on peut être assez cons pour respecter des règles pareilles sans déconner ? Parfois je me demande si tout cela n'est pas un test finalement, pour fixer des limites de la connerie humaine. On tente de voir jusqu'ou on peut aller, en retirant des libertés les unes après les autres et en observant les gens, comme des putains de rats de laboratoire à qui on filerait des décharges électriques dès qu'ils sortiraient de leur trou en leur imprimant que c'est pour leur bien, et qui non seulement seraient ok avec le concept, mais en plus trouveraient ça génial, et qui se mettraient à leurs fenêtres tous les soirs pour applaudir d'autres rats uniquement parce qu'ils font leur boulot, et qui viendraient m'emmerder dès que je sors avec leurs regards inquisi-

teurs, leurs moues réprobatrices de sales rats, croisant leurs petites pattes pour que je me fasse choper par la police des rats. Quelles conneries.

Rue Solférino. Ça fait trois semaines que j'ai arrêté d'aller au boulot. Je fais du dépannage informatique, on travaille essentiellement pour des petites boîtes, donc autant vous dire qu'il n'y a plus grand-chose à faire. Au départ mon chef nous a demandé de continuer à venir malgré le confinement, et puis comme on avait presque plus d'interventions juste de la paperasse il nous a demandé de rester chez nous et là je suis en chômage partiel, payé 80 %. Je ne sais même pas si j'aurais encore un boulot après tout ça.

Pour m'occuper je dépanne aussi des gens de temps en temps, mais avec cette histoire tout le monde est tellement flippé que je ne reçois presque plus d'appels. La semaine dernière je suis allé réparer l'ordinateur d'une amie de mes parents, c'était complètement délirant. Elle avait déposé des gants de vaisselle et un masque de plongée devant sa porte, avec une note où était écrit en majuscules « protocole » souligné trois fois, qui disait qu'il fallait que j'enfile ça et que je rentre à l'intérieur en suivant des flèches collées au chatterton au sol jusqu'à son ordinateur. L'appartement était désert, et pendant un moment je me suis imaginé qu'elle en avait profité pour aller faire des courses plutôt que de me croiser

mais non, cette folle s'était barricadée dans ses toilettes d'où elle essayait de m'expliquer ce qui n'allait pas avec son PC. Sans blague, j'avais l'impression d'être dans Fort Boyard, dans l'épreuve avec juste la tête qui dépasse et les compartiments avec des cafards et des araignées, et qu'elle, elle allait essayer de m'expliquer où se trouvait la clé. Mais pas du tout : elle voulait juste parler de sa vie et de ses problèmes, manque de bol j'étais le seul être humain avec lequel elle entrait en contact depuis trois semaines, et c'était par le trou d'une serrure de chiottes. Elle a complètement ouvert les vannes, elle voulait absolument me parler du professeur Raoult dont elle était fan, et ça la rendait tellement triste qu'on ne lui donne pas les moyens de travailler et de trouver une solution à tout ça, les médias l'ont crucifié tu comprends ? Et c'est là, quand elle a dit « crucifier » que j'ai enfin compris que les gens comme elle attendaient juste que Jésus descende du ciel avec une seringue finalement, et qu'il vienne tous les piquer pour les sauver. Merde, cette femme devait avoir l'âge de mes parents et elle attendait encore que quelqu'un vienne lui prendre la main pour traverser la route ? Et moi j'essayais de lui expliquer qu'il n'y avait rien à craindre, qu'on avait pas besoin de vaccin, que de toute façon après avoir passé autant de temps entre quatre murs elle et moi on était en pleine forme, vous ne voulez pas sortir vous êtes sûre ? Et comment on fait pour l'argent ? Mais elle, elle me ré-

pondait que l'argent c'était plus important maintenant et qu'elle me paierait quand tout cela serait fini, elle viendrait déposer un chèque à mes parents et tout, tu leur passeras le bonjour. Voilà. Au revoir maintenant. Sur le moment j'étais scié. J'ai marché vers la porte des toilettes, j'avais envie de tourner un peu la poignée pour lui mettre un gros coup de pression à cette connasse, mais qu'est-ce qu'elle allait raconter à mes parents ? Tarrée comme elle était, elle aurait même été capable de hurler et d'inventer je sais pas quoi, les voisins seraient venus m'emmerder, me mettre des coups de bâton pour me faire mal sans m'approcher. Bref, j'ai fait demi-tour, mais je m'en voulais de me faire entuber aussi facilement, alors avant de partir j'ai léché toutes les poignées de porte de la baraque, histoire qu'elle flippe de choper le Covid en sentant ma bave sur ses mains.

Rue Magenta. J'en reviens aux flics. Le motif de l'amende c'est que pour eux je n'avais pas le temps de regagner mon domicile en 15 minutes, et que j'allais dépasser l'heure à laquelle j'avais droit. Putain de dictature. Mais je n'ai rien dit, d'abord parce qu'ils auraient été trop contents de me voir en colère, ensuite parce que des infractions au confinement j'en ai commis plus d'une et que se faire pincer fait partie du jeu. C'est presque une récompense quand on y réfléchit, une sorte d'attestation de sortie du troupeau des moutons.

Je suis juste dégoûté de m'être fait pincer pour ça, un truc que j'ai pas fait, plutôt que pour samedi soir par exemple. J'aurais aimé les voir tiens, ces deux flics, se pointer samedi dernier au « maquis », la cave d'un copain, ils m'auraient trouvé ivre mort en bonne compagnie, entre gens responsables.

Quand je réfléchis au confinement, le truc qui me tue, c'est la confiance, le fait qu'on fasse jamais confiance. Les flics ne me croient pas quand je leur dis que je peux rentrer chez moi en moins de 15 minutes, le gouvernement ne me croit pas quand je dis que je suis assez grand pour comprendre le danger, c'est quoi leur problème ? Et moi en retour il faudrait que je leur fasse confiance à eux pour gérer tout ça, alors qu'ils foirent tout depuis des années ? C'est dément sérieusement. Moi je fais confiance aux gens. Tous ces amis que j'ai croisés samedi dernier, tous sans exception : je leur fais confiance. Je ne les connais pas tous si vous voulez tout savoir, mais s'ils ont décidé de sortir c'est qu'ils savent ce qu'ils font, point final.

Un autre truc dans lequel j'ai confiance ce sont les chiffres. Ce virus a tué 20 000 personnes en France sur une population de plus de 65 millions. Et encore, aucun moyen de savoir si elles sont vraiment mortes de ça ou d'autre chose. Et je parie qu'il y a plus de morts à cause du confinement, genre les suicides et tout ça. De toute façon plus des trois quarts des victimes sont des vieux.

Statistiquement j'ai quasiment aucune chance d'attraper ce truc, quant à en mourir je ne crois même pas que ce soit possible. Aux Pays-Bas, ou genre en Corée, il y a zéro confinement, les gens vivent normalement, et je suis sûr qu'il y a moins de morts qu'en France. Pourquoi aucun média ne dit ça ? Que c'est juste une grippe, que la grippe tue des milliers de gens chaque année, dans les maisons de retraite on serait même bien emmerdés pour accueillir tout le monde si la grippe n'éliminait pas les effectifs chaque hiver, mais habituellement on n'en a juste rien à foutre. Ça me sidère que tout le monde ferme sa gueule, c'est sidérant. Sidérant... Et ce qui me fout en rogne, vraiment en rogne, c'est d'imaginer Macron et toute sa clique se frotter les mains à chaque conseil des ministres, je les entends se tordre de rire d'ici, alors qu'eux sont dans leurs foutues résidences secondaires sur la Côte d'Azur, à prendre l'apéro, à jouer à la pétanque tous ensemble avec les gens du MEDEF qui viennent leur mettre des tapes dans le dos pour les remercier d'avoir enfin supprimé les 35 heures pour nous faire tous bosser comme des cons sitôt que ce sera terminé parce que c'est bien ça le pire bordel c'est que tout cela va se terminer, cette maladie va se terminer, et même si elle ne se termine pas on va vivre avec et après ? On s'habitue. C'est exactement comme quand on s'est habitué à porter des préservatifs alors qu'avant on faisait l'amour sans. On fera l'amour avec des

masques N95.

Et longtemps j'avoue, longtemps, ça me mettait en colère tout ça, le confinement, je me disais qu'accepter en fait c'était renoncer, c'était l'échec, c'était comme le début d'un nouveau monde de débiles qui accepteraient tout, absolument tout, et puis j'ai compris, j'ai compris le soir où j'ai entendu Macron parler de guerre, j'ai compris que tous ces gens n'attendaient que ça finalement, ils attendaient leur guerre, et leur guerre ce serait le confinement parce que pour eux c'est ça la guerre, rester enfermé chez soi c'est la guerre, c'est les tranchées, c'est les nazis, c'est l'occasion de regarder la mort dans les yeux en jouant à la roulette russe quand bien même il y aurait une bonne dizaine de milliers de balles dans le truc. Et quand je vois les manif anti confinement aux États-Unis j'en viens à me dire que ce sont eux qui ont raison, parce qu'eux au moins ils ouvrent leur gueule, ils ne sont pas là dans leurs niches là, comme des toutous, à japper, parce qu'on en est là, des toutous qui jappent et qui se prennent pour des saint-bernards avec des tonneaux d'eau de vie autour du cou sauf que les tonneaux c'est des respirateurs artificiels, vous voyez ? Une génération entière de saint-bernard coincés dans des boules à neige ramenées d'une classe verte par un enfant de CE2 à ses parents avec l'argent de poche qu'ils lui ont donné. Des bibelots sur une étagère, des millions de bibelots sur des millions d'étagères entretenus par

une vieille dame qui louche avec un plumeau et qui porterait des couettes avec des rubans.

Épilogue

Samedi 18 avril, 16h40.

J'arrive enfin chez moi. La maison est vide. J'entends mes parents dans le jardin, ils y passent des journées entières, ils vont tailler des trucs au moindre rayon de soleil. Quand ils ont annoncé que les jardinerie rouvraient ma mère fallait voir c'était le plus beau jour de sa vie. Elle s'est mise à pleurer, j'étais super gêné. Je profite d'être seul dans le salon pour allumer la télé et zapper d'une chaîne à l'autre, explorer tous ces programmes de l'après-midi autrefois réservés aux chômeurs et aux dépressifs. Je m'arrête sur RTL 9, car j'ai vu apparaître à l'écran la silhouette familière d'un motard sur une route américaine, et de cette série je connais le générique par cœur :

« Il était flic et il faisait du bon travail

Il avait commis le crime le plus grave

En témoignant contre d'autres flics qui avaient mal tourné

Ces flics avaient tenté de l'éliminer »

FIN

Jean-Philippe C.

Je vis au Canada

Chacun chez soi

Marie Hamel

« Ting ! » Nouveau message. Le cinquième depuis le début de la journée. Je tends maladroitement le bras pour me saisir de mon portable posé à l'autre bout du canapé, en renversant au passage la pile de linge qui attend d'être repassée depuis le début du confinement. Tout en sirotant mon café déjà tiède, je lis distraitement le SMS qui vient d'arriver. « Tout va bien ma chérie ? Bisous ! Maman » Je me retiens de lui répondre « comme hier et comme demain » vu qu'elle m'envoie ce message tous les matins, ou « pas d'embrassade ! respecte les mesures générales nécessaires pour faire face à l'épidémie dans le cadre de l'état d'urgence sanitaire ! ». J'évite, ma mère n'a jamais compris le second degré. J'opte pour une option plus conventionnelle : « Coucou ! Ça va super, je vais aller courir. Prends soin de toi et de papa. Bisous ! ». Elle devrait être rassurée avec ça.

Bien entendu, je n'ai pas l'intention de sortir pour aller suer en trottinant dans mon quartier. Je n'ai jamais été adepte du running et je ne garde pas un très bon souvenir des séances d'endurance en EPS. Certes, le ciel bleu et le grand soleil printanier devraient m'inciter à sortir, mais je serais plus motivée pour me poser en ter-

rasse que pour user mes baskets. Problème : les bars sont tous fermés. L'alternative « canapé » est donc la seule envisageable dans l'état actuel des choses.

Je termine mon café en deux gorgées, puis je fais un effort surhumain pour me lever et aller déposer la tasse dans l'évier. Au passage, ma vision périphérique me rappelle que du linge m'attend... Aucune urgence, ce n'est qu'un tas de pantalons à pinces et de chemisiers : des vêtements de la vie d'avant, en fait. Après trois jours pendant lesquels je me suis forcée à m'habiller correctement, à me coiffer et à me maquiller, j'ai abdiqué. Ma nouvelle routine ? Queue de cheval floue, crème de jour et jogging informe. Ou pyjama, quand je n'ai pas besoin de sortir. C'est tellement confortable... Travailler dans un ensemble en pilou orné de petites fleurs, il n'y a rien de mieux.

Bosser à la maison, au début, ça ne m'enchantait pas vraiment. Moi qui ai toujours mis un point d'honneur à séparer ma vie privée de ma vie professionnelle... Officiellement, c'est une question d'équilibre, mais en vrai, c'est juste pour ne pas être la gentille collègue à qui on refile les dossiers pourris et en retard. La quiche de service. En instaurant des limites strictes, je ne suis pas dérangée le week-end ou pendant mes congés. Le revers de la médaille, c'est que contrairement à mes voisins d'open space plus zélés, je ne touche jamais mes primes

d'objectifs dans leur intégralité. Je m'en fiche en fait : la tranquillité, ça n'a pas de prix.

Mais bon, « à circonstances exceptionnelles, mesures exceptionnelles ! » comme dit ma boss. J'ai consenti à lui transmettre mon adresse mail personnelle (un compte créé spécialement pour l'occasion en fait), ainsi que mon numéro de portable (il sera toujours temps d'en changer après le confinement si elle m'appelle trop souvent). Je travaille officiellement du lundi au vendredi, de neuf heures à midi puis de treize heures à dix-sept heures. Trente-cinq heures par semaine tout pile. Une véritable employée modèle.

En vrai, je bosse de dix-huit heures à minuit, avec une pause Skype vers dix-neuf heures, apéro oblige, et une série ou un film dans un coin de l'écran de mon ordinateur. Finis les regards accusateurs de mes collègues, je suis libre ! Et aussi productive qu'avant, comme quoi. J'ai déniché une fonction « programmation de l'envoi du message » sur ma boîte mail. C'est merveilleux ce petit truc là ! Ça me permet de faire croire que je suis à mon « poste » aux heures de mon choix ! Le travail de la veille est systématiquement envoyé le lendemain, dans des créneaux stratégiques. Et différents chaque jour, pour ne pas éveiller les soupçons... J'ai quand même dû faire un tableau de suivi sous Excel. Comme quoi, tricher est parfois bien compliqué...

« Ting ! » Je reviens vers le canapé pour lire un message de ma collègue maquettiste : elle me réclame le visuel pour le projet V. Je ne comprendrais jamais ces gens pour qui une plaquette d'information est plus importante qu'une pandémie. Je me pose deux secondes pour me remettre le truc en tête : je suis sûre d'avoir déjà planché sur cette commande, mais jusqu'où étais-je allée ?

Je me perds un peu dans les projets, depuis que je télé-travaille : à l'agence, c'est plus simple, chaque client à son espace sur le mur du bureau et notre boss nous briefe tous les matins sur nos retards (pour elle, nous ne sommes jamais dans les temps : tout doit être fait pour la veille, sous peine de nous faire doubler par la concurrence). Les premiers jours, j'ai utilisé le tableau en liège de la cuisine pour recréer un « work board », mais les notes et autres planches d'inspiration ont rapidement débordé de tous les côtés.

Je n'ai plus qu'à croiser les doigts en espérant que je m'étais suffisamment motivée pour tout faire en une fois.

J'allume mon ordinateur et je farfouille dans le dossier « confi » pendant plusieurs minutes avant de tomber sur le fichier « proj V ». Je l'ouvre et je constate avec bonheur que le visuel est terminé. Je vérifie deux trois trucs par sécurité avant d'envoyer le document par mail et de répondre à ma collègue « c'est parti ».

Puis je m'écroule à nouveau sur le canapé. J'ai bien travaillé !

La première chose qui m'a marquée, c'est le bruit, ou plutôt l'absence de bruit, ce silence qui n'est, certes, pas absolu, pollué par le bruit des appareils électriques et de l'extérieur, mais un silence familier et rassurant qui nous enveloppe comme une vieille couverture confortable. Il est rare de pouvoir goûter cette atmosphère ouatée dans nos vies quotidiennes, pris que nous sommes dans le tourbillon de nos activités et dans le rythme effréné de la ville.

Depuis le début du confinement, j'apprécie ce calme qui m'entoure, le réveil-matin éteint, le portable en silencieux, l'absence de voitures dans les rues... Ne reste que le doux chant des oiseaux et le passage du vent. Je ne subis plus les conversations d'open space, les sonneries de téléphone incessantes, les à-coups des photocopieurs et toutes ces pollutions sonores inhérentes au travail. Je suis chez moi, seule, déconnectée, tranquille et heureuse.

Avant, je pensais être fatiguée par les longues journées de travail ainsi que par les transports en communs bondés et oppressants. J'ai réalisé au fil des semaines que ce que je supportais le moins, c'étaient les gens. Je travaille encore, peut-être même plus que d'habitude, car, au-delà des tâches liées à mon activité profession-

nelle, qui sont nombreuses, ma patronne ne m'a pas oublié, j'ai ressorti de mes cartons un projet d'album qui obsède mes pensées depuis plusieurs années.

Nous avons tous un rêve, un objectif un peu fou, une envie irrationnelle, que sais-je encore, qui nous trotte dans la tête. Et nous manquons tous de temps. Cet isolement forcé, je ne le vis pas comme une contrainte ou une punition, j'y voit plutôt une merveilleuse occasion de reprendre le contrôle sur la gestion de mon temps.

Et qu'est-ce qui est plus précieux que le temps ? Vivre à son rythme est un luxe dont la valeur est inestimable.

Ce constat, qui, de prime abord, est évident, est la seconde chose que j'ai réalisé pendant ce confinement. Chaque jour, je donne des heures de vie et une précieuse énergie à mon entreprise, et pour quel résultat ? Le jeu en vaut-il vraiment la chandelle ?

Je suis redevenue maîtresse de mon temps, et je culpabilise un peu lorsque je sollicite mes collègues : j'ai l'impression de leur voler une partie de cette liberté qui m'est si chère. Je me suis donc fixée des limites : un seul message par jour et par personne, après le déjeuner. Cela me force à synthétiser mes demandes et à être la plus exhaustive possible, ce qui me fait un bien fou. Avant, je pouvais envoyer des centaines de mails ou de SMS au cours d'une journée, parfois pour revenir sur un point de détail fort peu utile. Par ricochet, je devais trai-

ter des centaines de réponses et être en permanence aux aguets, dans un état de veille permanent épuisant et délétère pour ma capacité de concentration.

Je redécouvre aussi mon appartement, ses volumes, ses couleurs, ses odeurs, mélange parfumé dans la salle de bain, effluves de lessive venant des draps dans la chambre, ou souvenirs olfactifs des plats qui ont mijoté dans la cuisine. Comment ai-je pu ignorer toutes ces choses pendant si longtemps ?

« Tu t'es mise à la pleine conscience ? » m'a demandé une amie quand je lui ai parlé de ces sensations nouvelles, pendant notre conversation téléphonique hebdomadaire. Ne sachant pas de quoi elle parlait, je l'ai longuement interrogée sur le sujet, avide d'en apprendre plus sur ce phénomène fabuleux. J'ai griffonné quelques notes sur un carnet qui me suis partout désormais car je suis bien décidée à vivre ma vie pleinement et à ne plus subir les contraintes extérieures.

Bien entendu, je me suis demandée comment je pourrai concilier cette nouvelle philosophie de l'existence avec mon travail, le déconfinement arrivera bien un jour et, même si la perspective de reprendre le métro ne m'enchanté guère, je ne peux pas non plus envisager de m'enfermer dans mon appartement comme dans une tour d'ivoire. La vie est dure, violente, incontrôlable, mais si on ne s'y frotte pas, on ne vit pas.

J'ai encore quelques semaines pour trouver une réponse à cette question, même si je sais que les heures à venir vont filer comme le vent. Les minutes semblent glisser si vite entre nos doigts quand nous sommes maîtres de notre temps. Je peux résoudre ce problème, je le dois, je me le dois. Je ne veux pas perdre ses sensations et ses émotions nouvelles qui me font apprécier la chaleur d'un simple rayon de soleil lorsque je prends le thé sur mon balcon. J'en ai besoin.

En attendant, l'heure est venue de me remettre dans mes dossiers professionnels. Tout est planifié : lecture des messages, rédaction d'une liste de tâches et pour finir, mise en page dans un logiciel dédié.

Ma collègue m'a envoyé ses croquis : je vais pouvoir commencer à travailler.

Je termine la vaisselle du déjeuner en sifflotant. Je les ai gâtés ce midi : salade tomate/mozzarella, gratin de pâtes à la courgette et pour finir, un gâteau aux pommes confectionné ce matin avec les enfants. Le grand a découpé les fruits, la petite a mélangé les ingrédients. Je les ai occupés pendant une bonne demi-heure, ce qui m'a rempli d'un sentiment de fierté très agréable. Il faut dire que depuis un mois, trouver une activité qui retient leur attention pendant plus de 10 minutes est devenu une mission impossible. Avant, je pouvais les emmener au parc, par exemple : entre le trajet à

pied, les bonjours aux copains, les courses poursuites entre les jeux, le goûter et la pause pipi aux toilettes publiques, cette sortie toute simple prenait deux bonnes heures. Désormais, coincés dans 70 mètres carrés, au troisième étage sans balcon, se supporter sans se hurler dessus est un défi quotidien.

J'adore mes enfants, c'est un point qui ne se discute même pas, mais je dois avouer que depuis le début du confinement, je rêve d'un peu de tranquillité. Je suis pourtant habitué au bruit et à un rythme trépidant : étant commercial, et donc un des piliers de l'entreprise, je passe mon temps dans des transports en commun bondés pour honorer des dizaines de rendez-vous, allant d'une entreprise à une collectivité locale, en passant par une boutique indépendante. Je dois sans cesse m'adapter à mon interlocuteur et faire fonctionner ma matière grise à plein régime pour proposer le produit susceptible de le séduire. Et de lui faire signer un contrat avec ma boîte plutôt qu'avec la concurrence. Qui est très rude, en région parisienne. Heureusement que je suis le meilleur.

Depuis que nous sommes tous plus ou moins assignés à domicile, j'essaye de garder le contact avec mes clients : il reste quelques dossiers à boucler, malgré la crise. J'ai totalement arrêté la prospection, les rentrées d'argent étant quasiment inexistante chez la plupart de mes cibles potentielles : quand un restaurant ne peut

pas ouvrir ses portes à sa clientèle, il ne dépense plus rien en publicité. Ce n'est que partie remise : je repartirai en chasse cet été !

La situation fait que j'ai beaucoup de temps libre, alors ces longues heures disponibles me servent à devenir le super papa que j'ai toujours rêvé d'être. Et le super mari, aussi. Mes horaires de travail et les dossiers que je ramène à la maison m'ont longtemps servi de prétexte pour ne m'a m'investir dans la vie domestique. J'ai beau prôner le partage équitable des tâches, la plupart du temps, je quitte l'appartement alors que les enfants dorment encore et le soir je me contente de mettre les pieds sous la table avant de m'écrouler sur le canapé devant la télévision. Mon excuse la plus simpliste ? Ma femme travaille à mi-temps, normal qu'elle gère les petits, les courses et le ménage ! La chance que j'ai est que l'être merveilleux qui a choisi de partager ma vie se contente de me faire un petit sourire en coin lorsque j'évoque mes grandes théories sur le fonctionnement du couple devant nos amis.

Pour la remercier de sa loyauté sans faille et pour me faire pardonner tous ces week-ends où j'ai préféré aller jouer au foot avec mes potes plutôt que de l'aider à la maison, depuis quatre semaines, je me suis transformé en elfe domestique. Au début, j'ai eu un peu de mal avec la cuisine, premièrement parce que je ne savais pas où étaient rangées les casseroles et deuxièmement parce

que mon « plat signature » était les nouilles chinoises instantanées. Grâce à une exploration minutieuse des placards et à une fréquentation assidue des sites de recettes sur Internet, je suis désormais capable de nourrir toute la famille avec des plats sains et délicieux, dans lesquels je planque des légumes. Je suis devenu un véritable cordon bleu.

Concernant le ménage, c'est du 50/50 : bien obligé, un handicap visuel étrange fait que je suis incapable de voir la poussière ou de remarquer les traces sur les vitres. C'est peut-être génétique. Pour les enfants, je les prends en charge le matin et ma femme les gère l'après-midi. J'aide le grand avec ses devoirs, elle fait les activités envoyées par la maîtresse avec la petite. Pour nous aérer un peu et pour éviter toute envie de meurtre, je vais courir avec notre fils tandis que ma femme et ma fille vont chercher le pain. Le temps passé devant les écrans est strictement encadré et je remercie intérieurement chaque jour mes parents pour avoir précieusement conservé tous les jeux de société de mon enfance. Je peux dire, le plus sérieusement du monde, que les petits chevaux ont sauvé ma famille.

Nous pourrions presque vivre dans une parfaite harmonie s'il n'y avait pas ces satanés problèmes de mathématiques. « Un train part de Bordeaux vers Paris à 7h37. Il roule à la vitesse de 215 km/h. A 8h12, un train part de Paris vers Bordeaux. Il roule à la vitesse de 192 km/h... »

La question est, bien entendu, de savoir à quelle heure ces deux fleurons de la SNCF vont se croiser ! Moi, ce qui m'intrigue, c'est la différence de vitesse entre les deux trains et, surtout, l'intérêt de déterminer l'heure à laquelle ils vont passer au même point. Les passagers veulent se faire coucou à travers les vitres ? C'est absurde ! Je n'en peux plus de ces histoires de baignoires qui se vident et de ses calculs savants d'achats de viennoiseries. A chaque fois que je m'attelle à résoudre une de ces énigmes, je prie pour qu'un message professionnel me donne une bonne raison d'abandonner mon fils à son triste sort. C'est lâche, je sais, mais c'est la seule façon de ne pas perdre la face, ni mon statut de super papa.

La maquettiste m'a d'ailleurs tiré ce matin des griffes d'un problème de chute de neige, totalement d'actualité en plein mois d'avril au passage, en m'envoyant une plaquette à faire valider par un client. Dès que j'aurai fini d'essuyer les assiettes, je me remettrai au travail.

Le chat et moi, nous nous sommes lancés dans une compétition d'un genre nouveau : c'est à celui qui passera le plus de temps à dormir. J'ai tendance à la jouer à la loyale, alors que lui, il triche. Vers 3 heures du matin, cette petite boule de poils maléfique prend un malin plaisir à me sauter dessus pour me réveiller en sursaut avant de se pelotonner dans le creux du ventre de ma

copine pour ronronner à plein régime. Impossible de me rendormir : mon cœur bat à cent à l'heure et puis je ne supporte pas le bruit. Voilà comment il gagne une bonne demi-heure chaque nuit. En journée, c'est plus compliqué pour lui : sa maîtresse passe son temps à le solliciter, en lui réclamant des caresses ou en lui servant une gamelle de croquettes. Difficile de refuser quelque chose à l'être qui vous nourrit, il sait bien qu'il doit prendre soin de son humain. Je profite alors de ma capacité à somnoler dès que je reste immobile plus de cinq minutes pour rattraper mon retard.

Mon record est de 16 heures de sommeil et siestes diverses sur 24 heures. Une belle performance réalisée alors que ma copine travaillait encore, me laissant donc le champ libre pour exploiter le potentiel de ma flemme. À peine avais-je eu le temps de trouver la meilleure place pour m'écrouler sur mon canapé que son directeur la renvoyait chez nous pour télé-travailler. C'en était fini de notre tranquillité, au chat et à moi. Pas pour longtemps, heureusement. Elle a bien essayé de nous faire bouger, pendant les premiers jours du confinement, mais face à notre résistance acharnée, elle a dû accepter l'évidence : elle vit avec des grosses feignasses.

Nos deux paires d'yeux verts mi-clos la regardent donc sortir pour aller courir tous les matins. Elle est toute douce dans son jogging, le chat va toujours se frotter à ses mollets avant de retourner se coucher dans

son panier. Moi, je me contente de lui faire un petit signe de la main depuis notre lit, interrompant ma lecture matinale pendant un instant. Je lis beaucoup depuis le début du confinement, tous les ouvrages de la bibliothèque y sont passés, des romans aux bandes-dessinées en passant par les guides pratiques. Je suis incollable sur « les techniques naturelles de nettoyage de nos grands-mères ». En théorie, parce qu'en pratique...

Ayant réduit drastiquement mes besoins, je ne vois pas l'intérêt de faire plus que le minimum. Comme je traîne en caleçon et en T-shirt tout le temps, une lessive tous les 15 jours, c'est bien suffisant, comme je me nourris uniquement de céréales pour petit-déjeuner, je n'utilise pas grand-chose niveau vaisselle, à peine un bol et une petite cuillère et comme je ne sors plus, je ne salis pas le sol, c'est l'évidence même !

Je m'économise. Il faudrait quand même que je contacte ma chef et mes collègues. Si je me souviens bien, on devait rendre un dossier avant le mois de mai. Et puis ma copine n'en peut plus de me voir glander (alors qu'elle ne reproche rien au chat, quelle injustice), il faudrait donc que j'allume mon ordinateur avant son retour, histoire de lui faire croire que je travaille...

« Les tomates que j'ai achetées au marché, é e s ! »
Ma fille me regarde avec de grands yeux admiratifs : maîtriser l'accord du participe passé, c'est comme avoir

un super pouvoir. Je profite de ma petite minute de gloire avant de passer aux exercices d'histoire géographique : je vais moins faire ma maligne quand il s'agira de replacer les principaux fleuves français sur la carte...

Mon portable vibre : nouveau message du père de la petite qui ne pourra pas venir la récupérer jeudi soir pour cause de réunion en visioconférence. Je ne supporte plus ces changements d'emploi du temps intempestifs qui m'obligent à m'adapter en permanence à l'emploi du temps de Monsieur. Moi aussi j'ai une entreprise à gérer, je ne dispose pas de mon temps comme je le souhaite !

La question que j'ai le plus entendu après notre séparation est « pourquoi tu l'as quitté ? » suivi d'une myriade de « bonnes » raisons de le garder : il gagne bien sa vie, il a de l'humour, il est bel homme et, cerise sur le gâteau, il ne m'a jamais trompée ! C'est sûr que si je devais construire ma vie avec une liste de « qualités » à cocher, il aurait tout bon. Son seul défaut ? Il n'est pas fiable, mais alors pas du tout ! C'est le genre d'homme qui, sous son aspect de gendre idéal, cache une planche pourrie de première catégorie. Je ne compte plus les fois où il a oublié d'aller chercher notre fille à l'école, de faire les courses ou de me prévenir qu'il avait invité des amis à dîner. « Il t'aide à la maison, c'est déjà bien ! » Non, donner un coup de main quand ça lui chante et me mettre dans la panade tous les quatre matins, c'est juste

insupportable. J'ai donc arrêté de le supporter, et je lui ai gentiment, mais fermement, indiqué la porte. Et j'ai bien fait : je n'aurais jamais pu rester confinée avec lui.

Je ne fais même pas l'effort de lui répondre. Qu'il vienne quand il pourra, de toute façon, il nous trouvera à l'appartement, nous ne sortons plus du tout. Je me fais livrer les courses et pour prendre l'air, il y a les pelouses de la résidence. Le sac de ma fille est toujours prêt, rangé dans le fond de sa penderie, au cas où son papa débarquerait pour la garder quelques jours. C'est une chose qui peut arriver.

Nouveau message, de mon commercial cette fois-ci. Le projet V. est bouclé et il me demande ma validation avant d'envoyer les visuels au client. Il semblerait que notre chef de projet soit encore aux abonnés absents. Depuis un mois, je dois pallier ses manquements en permanence, il m'épuise, lui aussi.

J'essaye de me concentrer sur le dossier mais la vibration des basses provenant de chez mes voisins m'empêche de mobiliser sereinement mes capacités de réflexion. Les locataires du 3B vivent dans une ambiance de boîte de nuit de midi à minuit. Plusieurs visites du président du syndic n'ont rien donné : les « petits jeunes » refusent de comprendre qu'ils ne sont pas seuls dans l'immeuble. Les autres résidents, en majorité à la retraite, ne me posent pas ce genre de problème. Et même quand ils sont un peu sourds, ils sont équipés :

sonotone ou casque pour regarder la télévision à tous les étages ! La vie moderne a de bons côtés.

J'envoie ma fille jouer dans sa chambre tandis que je cherche une paire de bouchons d'oreilles dans le tiroir de mon bureau. Elle a très rapidement pris le rythme du confinement : devoirs le matin, cuisine le midi, jeux l'après-midi et film tous les soirs après le dîner. Nous avons revu tous les classiques Disney et nous avons attaqué les Pixar. Je préfère, car les histoires de princesses en mal de princes charmants qui remplissent leurs journées en effectuant des tâches ménagères, je commence à saturer. L'argument principal de Blanche-Neige pour se faire accepter chez les sept nains ? « Je ferai la vaisselle », génial !

Quand le temps le permet, nous allons nous aérer une heure ou deux : ma fille court dans l'herbe, je fais du yoga en plein air et nous rentrons calmées et relaxées à l'appartement pour l'heure du goûter. Le maître mot : efficacité !

Et nous faisons aussi une cure de fruits et légumes bio depuis un mois. Je cuisine la plupart du temps avec ma fille, essentiellement pour lui montrer que les haricots verts sont aussi gentils que les poissons panés, mais aussi pour lui apprendre à être autonome. Je ne vais pas lui éplucher ses pommes toute ma vie...

Le « boum-boum » de la techno s'estompe grâce aux boules Quies et je peux enfin me concentrer sur le dos-

sier V. Rien de compliqué, mais je dois être attentive au moindre détail afin de rendre un travail de qualité et d'éviter des aller-retours entre l'équipe et le client. Il est déjà difficile de reprendre des projets en temps normal, quand tout le monde travaille dans la même pièce, alors en ce moment... Une modification insignifiante, une couleur ou un recadrage d'image par exemple, peut prendre un après-midi entier !

Je tente de relancer le chef de projet par messagerie tout en envoyant les corrections à la graphiste par courriel. Je passe la moitié de mes journées à essayer de mettre mon équipe au travail, avec plus ou moins de succès. Le bureau me manque : vivement le déconfinement que nous nous remettons tous ensemble au travail !

FIN

Marie Hamel

Marathonienne de l'écriture via le Nanowrimo depuis plus de 10 ans (j'ai auto-publié un roman, « Des femmes qui ont du chien », après un mois de novembre particulièrement productif), je poste aussi sur Youtube (Mademoiselle Marie Hamel), avec une prédilection pour les inventeurs méconnus, les anecdotes insolites et... le retard chronique !

<https://www.lulu.com/fr/fr/shop/marie-hamel/des-femmes-qui-ont-du-chien/paperback/product-1nw8jkpg.html>

Déclaration de guerre

Nathahel Deguilly

Depuis le mois de février 2020, les nouvelles en provenance de la Chine ne sont guère rassurantes. L'inquiétude grandit en silence au sein des foyers, tout semble s'accélérer.

Dans mon lycée agricole, perdu dans la campagne berrichonne, depuis une semaine, à la pause de dix heures, mon collègue de mathématiques se lance dans de grands discours enflammés sur le Coronavirus. Il ne comprend pas tout ce battage médiatique autour d'une maladie qui n'est autre qu'une grippe !

Je ne dis rien. J'écoute mon entourage renchérir sur le sujet. Dès que le gouvernement chinois a révélé la propagation du Covid-19, j'ai pensé que s'il en était venu à le déclarer c'est qu'il ne pouvait plus retenir l'information et que le virus allait forcément se répandre. J'ai également douté des propos de la ministre de la santé dans son allocution, début février. Elle expliquait qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter en France, qu'il n'y avait qu'un seul cas et que la situation était maîtrisée.

Les nouvelles ne sont donc pas bonnes du tout. La directrice du lycée nous tient informés, au fur et à mesure, des dernières directives du ministère. Nous ne sa-

vons plus trop sur quel pied danser. Les élèves s'interrogent. Pour l'instant, nous ne sommes pas concernés par le confinement, nous devons dire aux élèves que ce n'est pas la peine qu'ils se fassent une joie de rentrer chez eux !

Jeudi 12 mars 2020, je donne un travail à ma classe de terminale, une élève me lance :

— Madame, ce n'est pas sûr que l'on se revoie lundi, on sera peut-être tous chez nous !

Elle n'a pas l'air de dire cela au hasard ! Mais la direction semble être sûre d'elle.

Il est quatorze heures trente et, comme tous les jeudis, je regagne ma voiture à la hâte. Il faut dire que du lundi au jeudi, je reste sur place à cause de la distance. Je prends mon travail à sept heures trente et je finis souvent vers vingt et une heures trente car, en dehors des cours, les tâches administratives sont volumineuses. J'y trouve un avantage, celui de travailler dans le calme absolu d'une salle des professeurs déserte. Ma semaine est dense ! Je souffle en allumant le contact. En moins de deux heures passées sur les routes de campagnes je serai chez moi en ville. J'allume la radio, j'ai la tête ailleurs. Je ne peux m'empêcher de penser au coronavirus et à ce confinement qui semble cette fois inévitable.

Vendredi 13 mars, mon téléphone professionnel se met à vibrer. C'est le lycée ! Pour que la directrice m'appelle un vendredi c'est que cela doit être urgent.

— Bonjour Hélène, réunion de crise lundi après-midi seuls les élèves sont concernés par le confinement. On les renvoie chez eux ce week-end mais, nous devons nous réunir pour organiser leur stage...

Lundi 16 mars 2020. Je me prépare, j'allume la télévision sur BFM TV, et plus j'écoute les dernières informations, plus je me demande si je ne dois pas me préparer à faire l'aller-retour pour rien mais, je n'ai pas le choix !

Comme d'habitude, je suis une des premières à arriver au lycée et je m'étonne de ne trouver personne dans les bureaux. Soudain, la secrétaire apparaît et m'annonce l'absence de la directrice pour raison de santé. L'ordre du jour vient de changer. La réunion ne portera que sur la continuité pédagogique, le lycée est fermé.

La réunion est relativement brève, nous avons bien compris que chacun, sur une base commune, devra se débrouiller pour assurer des cours à distance.

Enfin, je ne serai peut-être pas venue pour rien puisque je dois passer par la ferme d'à côté pour récupérer ma caravane et la remonter jusqu'à ma maison de campagne pour une durée indéterminée. Après plus d'une heure de rangement et de calage, je me dépêche de procéder à l'attelage, facilité par les moteurs. Pour une femme seule ce n'est pas difficile en soi mais, cela demande une certaine force et une certaine technique que j'ai appris à apprivoiser.

Je préviens mon mari que je reprends la route en direction de ma maison de campagne où j'ai bien l'intention de rester plusieurs jours, seule, libre, tranquille. D'ailleurs j'ai pris du retard dans certains travaux.

Dès mon arrivée, après trois heures de route, je suis, à la lettre, l'emploi du temps que j'ai établi. La première chose à faire, même avec la nuit et sous les premières gouttes de pluie, c'est de ranger la caravane sous le hangar. Seulement une fois la voiture débarrassée, je pourrai envisager de me préparer un bon dîner.

Je suis l'intervention du président de la République au journal de vingt heures sur le petit ordinateur que mon fils m'a laissé. Avec ce confinement confirmé, je sais d'ores et déjà comment organiser ma journée du lendemain.

J'apprécie le silence de cette nuit étoilée où j'entends le cri des chouettes, j'apprécie de m'étaler à ma guise dans mon lit et de ne pas à avoir à subir les ronflements sonores et intempestifs de mon mari. Enfin une vraie nuit de repos !

Je me lève, j'allume la radio et l'ordinateur. L'heure du télétravail a sonné ! On peut y trouver l'avantage de n'avoir à faire qu'à un seul élève à la fois et de ne pas avoir à subir le remue-ménage de certains qui, selon les heures de la journée, ne sont plus réceptifs du tout.

J'ai bien avancé et je pense déjà à ma pause déjeuner que je vais mettre à profit pour monter au grenier, ce

que je n'ai jamais eu le temps de faire durant mes week-ends. Je n'avais que trop repoussé ce moment depuis le départ des enfants et ce divorce difficile. En réalité, je redoutais de m'écrouler sous le poids des souvenirs. Mais cette fois, je m'y étais préparée. L'arrivée de mon petit fils m'avait facilité la tâche et, j'avais déjà trouvé le courage de faire du rangement dans les chambres. Ma fille aînée m'avait demandé de trier les vêtements et les jouets avant le quatrième anniversaire du petit. Je m'étais également promis de ranger, dans les caisses en plastique commandées à cet effet, les livres qui n'avaient pas encore trouvé leur place dans la bibliothèque.

Carton après carton, je trie, je range, je classe. J'éprouve un plaisir fou à balancer, par-dessus la fenêtre du grenier, tout ce qui soudain me paraît inutile. Des cours que personne ne regardera plus, les cartons vides, de vieux prospectus dégringolent, au fur et à mesure, un peu plus bas dans la cour, sous l'œil étonné de mon ennemi d'en face perché sur son toit de grange. Il ne fait pas de commentaire, de toute façon il n'a rien à dire, je suis chez moi, je fais ce que je veux. Je ne dis rien moi quant à ses travaux sans permis et ses réunions de voisins sans respect des consignes de confinement !

Je jette un œil à mon portable, il est temps de redescendre pour reprendre le télétravail de l'après-midi. Là c'est un peu moins drôle, les parents perdus, angoissés, deviennent agressifs. Ils ne trouvent pas le travail mis

en place, déduisent facilement que les enseignants n'en ont pas donné. Il faut rapidement répondre, expliquer à beaucoup d'entre eux plusieurs fois la même chose pour calmer la situation. D'autres y voient du mépris pour le travail des professeurs, téléphonent à la direction comme si une solution miracle se trouvait au bout du fil pour offrir une formation à distance parfaite sans aucune préparation préalable ! Nous venons d'entrer dans une période anxieuse !

Il fait soleil, il fait même chaud, j'ai ouvert les fenêtres pour chasser le froid et l'humidité de l'hiver. J'en profite pour lancer une machine entre deux mails. J'étendrai après mes cours. Je m'épuise à taper sur ce petit ordinateur qui n'est plus tout jeune. Voilà, chaque fois que j'écris un mail, tout s'efface, je dois recommencer plusieurs fois. Je me bats avec le clavier, les problèmes sur Word qui n'est peut-être pas installé correctement. Des mots entiers s'effacent, se chevauchent, des lettres se croisent... Je commence à m'énerver. Non, je ne dois pas m'énerver, je n'y suis pour rien si je n'ai pas un ordinateur performant !

La fin des cours a sonné, je sors prendre l'air, je récupère d'abord mon linge. Je nettoie le potager. Je jette un œil à la cour jonchée de feuilles de papier, de cartons, de vieux livres d'école dépassés, je souris tout en les ramassant. Il y en a même accroché dans les rosiers

devant la fenêtre du salon ! Je rassemble tout et je fais des tas dans le potager.

La journée bien remplie est passée à la vitesse de l'éclair. Je m'impose d'envoyer un texto à mon mari ; il ne me manque pas. Cette pause me fait du bien, énormément de bien. J'avance beaucoup plus vite sans lui. Il est vingt-deux heures, les voisins alentour ont fermé leurs fenêtres et leurs volets depuis longtemps, c'est le moment pour moi de brûler, sans être dérangée, ce qu'on appelle « les crasses » dans le Berry. J'éprouve une certaine satisfaction en craquant l'allumette. Le feu a tout englouti et je reste là, une dizaine de minutes, avant de recouvrir les cendres de terre. Ni vu ni connu pour quiconque voudrait regarder par-dessus le muret !

Je prends une douche rapide et je m'enfonce dans la chaleur du lit ; j'y avais enfourné la brique réfractaire tout droit sortie de la vieille cuisinière à bois. Je m'étale. Je réponds encore aux derniers messages de mon mari... S'il savait combien je voudrais qu'il me laisse tranquille surtout après les mois d'enfer qu'il m'a fait vivre durant son chômage. J'ai besoin de souffler, de me reposer psychologiquement.

Le lendemain, je me prépare pour aller faire mes courses pour deux semaines et là encore j'apprécie d'être libre d'aller et venir, de choisir à ma guise ce que j'achète, ce que je vais manger.

Une fois mes courses rangées, je me remets au travail. Mon mari m'envoie un texto pour me demander quand j'ai l'intention de rentrer. Et voilà, cela recommence ! J'essaie de gagner du temps, je lui dis que je veux profiter de la situation pour terminer ce que j'ai prévu de faire et que je rentrerai quand j'aurai terminé. Il semble le comprendre. J'ai encore quelques jours de répit devant moi. Il faut que j'en profite au maximum. Et de toute façon c'est la vérité, j'ai beaucoup de choses à faire à la maison.

Les jours suivants, j'enchaîne le télétravail, les dernières lessives pendant qu'il fait beau et j'entreprends d'aller dans le parc pour continuer le nettoyage. En fin d'après-midi, je brûle un tas d'herbes et de branchages. J'entreprends de passer la débroussailleuse car l'herbe a drôlement poussé partout où l'on a dégagé les ronces et les noisetiers envahissants. Tout se déroule relativement bien, j'arrive même à me débrouiller pour changer le fil jusqu'au moment où du chiendent s'emmêle autour de la tête de la débroussailleuse et arrache le tout... Je fulmine, je récupère les pièces mais le ressort manque à l'appel. Je ne peux pas terminer la coupe de l'herbe. La nuit tombe, le feu s'éteint, je rentre. Il me reste encore un tas à brûler, et avec la lumière du jour, le lendemain, je finirai bien par retrouver le ressort pour finir de couper l'herbe.

Je profite de mon grand week-end pour partir à la recherche du ressort qui demeure introuvable. Je dégage à la main les touffes de mauvaises herbes qui entourent les arbustes que nous avons plantés. Je gratte, je me déplace à quatre pattes, je ratisse, j'élargis mon champ de recherches et j'abandonne, ce fichu ressort ne sortira donc jamais ! Les magasins de bricolage et de jardinage sont désormais fermés, je ne pourrai pas aller acheter un nouveau ressort ou une nouvelle tête. Il reste ce tas de crasse à brûler, je vais le préparer pour le soir. Cela en fera encore un de moins, surtout que je ne veux pas attirer de nids de vipères. Le terrain en était infesté l'année dernière !

Le téléphone vibre : un texto de mon mari qui me demande quand je rentre. Je ne réponds pas assez vite, il m'appelle, ce qu'il fait rarement, il n'aime pas téléphoner. Il doit être en pleine panique ! Nous discutons du confinement et des mesures de renforcement qui risquent de se durcir. Je lui demande pourquoi il est si pressé de me voir rentrer. L'idée de retourner en ville pour être enfermée je ne sais combien de temps, avec lui, entre quatre murs, ne m'enchanté absolument pas... Il finit par comprendre que j'ai encore beaucoup à faire ou plutôt il fait semblant.

Je prends de l'avance, je passe mon dimanche à préparer le travail de mes classes pour toute la semaine. Il

me reste à faire le ménage au premier étage puis dans le salon et dans la cuisine.

Au moment où je pense en avoir fini, je découvre une fuite sous l'évier. Je ne peux bien sûr pas partir sans avoir réparé, ce qui m'oblige à démonter tout le système de siphon. À la fois contrariée et à la fois ravie d'avoir une bonne excuse, j'avertis mon mari du problème. Finalement je rentrerai le mardi.

Mon chien me manque beaucoup, si j'avais su que je rentrerais le lundi même je l'aurais emmené avec moi. J'avais hésité... mais prendre le risque de devoir l'enfermer dans la caravane ne me plaisait pas...

Je prépare les affaires que j'emporte dans la voiture en prenant soin de les poser par terre derrière les sièges et je les recouvre d'une couverture.

La donne a encore changé, je dois penser à l'attestation de déplacement dérogatoire et là, je dois réfléchir, trouver le bon motif. Entre temps, mon mari, sous l'emprise des médicaments, vient d'entrer dans sa phase de délire, il recommence son cinéma et m'inonde de textos incohérents, je reconnais la rengaine.

Tu n'as qu'à rester là-bas, moi je ne veux plus vivre comme ça...

Quand je lui demande à nouveau pourquoi il tient absolument à ce que je rentre, je ne suis pas étonnée de ne pas obtenir de réponse.

Je supprime, j'en ai assez. Je vais rentrer parce que je ne peux pas travailler correctement avec cet ordinateur, parce que mon chien me manque et que je dois aussi lui manquer, le pauvre, il va finir par déprimer. J'ai aussi décidé de rentrer pour avoir la paix.

Je passe ma soirée à préparer cinq attestations pour mon parcours. J'ai un peu plus d'une heure de route pour rejoindre la ville. D'abord, je dois parcourir vingt kilomètres pour aller jusqu'au magasin, je partirai donc vers huit heures du matin. Ensuite, tout en prenant les petites routes de campagne, je passerai par trois carrefours où il est possible de rencontrer un contrôle de gendarmerie. Je prépare des attestations en fonction des grosses bourgades que j'ai à traverser en cochant « un motif familial impérieux » une vieille tante ou ma belle-mère pourrait avoir besoin de moi après tout ! Un peu tendue, je repense à mes lectures, aux films où l'on parle de la ligne de démarcation, j' imagine comme il a été encore plus difficile et angoissant de franchir les barrages des soldats allemands.

Allons, allons un peu de courage, tu t'en sortiras... pensé-je.

Au fur et à mesure que la voiture avale les kilomètres, je respire. Je croise quelques voitures sans jamais tomber sur un contrôle. Je fourre, au fur et à mesure, dans la boîte à gants, les attestations dont je n'ai plus besoin. Ma seule angoisse est que l'on me renvoie

d'où je viens. Plus qu'un grand rond-point à franchir ! Je regarde le bal des camions et des voitures, la circulation a l'air bien fluide, je me prépare quand même à être contrôlée. Rien ! absolument rien ! Je franchis le rond-point, encore deux rues à emprunter et je me gare enfin devant la maison.

Je pousse un grand soupir. Il n'y a plus qu'à débarrasser la voiture. Mon mari vient m'aider. Le chien saute de joie.

Me voici dans la maison prison pour une durée indéterminée.

Pour son télétravail, il a investi le bureau, moi j'ai investi le salon. Chacun muni de deux téléphones et de deux ordinateurs, travaille dans son coin à mon grand soulagement.

J'ai peu de retour de la part de mes élèves et des parents, lorsque j'en discute avec d'autres collègues, ils font le même constat. Je suis de plus en plus persuadée que nous faisons tout ce travail pour rien et qu'à un moment donné on nous demandera d'annuler les notes qu'on nous a ordonné de mettre jusqu'ici. Maintenant on nous reproche même d'avoir donné trop de travail.

Je lève le pied, je bricole dans la petite cour derrière la maison, je m'occupe de mes semis, je joue avec le chien pendant que mon mari se terre dans le bureau. Je discute avec la voisine à travers la haie. Cela fait presque une semaine que je ne suis pas sortie. Mon mari

va faire les courses seul, à l'heure de midi. Le chien ne tient plus en place, du bout du museau il pousse son collier et sa laisse, il s'agite. Il est temps pour moi de profiter de l'heure accordée pour l'emmenner en promenade à quelques pas de la maison dans l'îlot de verdure. Jusqu'à présent, j'évitais de sortir car je suis asthmatique et, sans vouloir dramatiser, je me rappelle qu'une crise d'asthme a bien failli m'emporter.

Les informations contradictoires continuent de défiler, nous trouvons le temps long, mais nous avons réussi à ne pas envahir nos espaces réciproques. Nous nous retrouvons pour dîner.

Le télétravail, les coups de téléphone se succèdent. Je l'entends parler de l'autre côté de la porte, je perçois même l'ombre de ses pas quand il tourne en rond. Parfois il m'insupporte. Depuis des mois, j'ai dû faire avec l'alcool, les crises, la bipolarité, les actes inconsidérés.

À son retour des courses, nous échangeons un peu puis, chacun se réfugie rapidement dans son coin. Je lis, j'écris, après tout, il se trouve que je suis aussi en retard dans mes concours littéraires. Il faut mettre à profit l'ennui, cet enfermement illusoire dont on dit qu'il renforcera les violences conjugales, multipliera les divorces ou les naissances. Je ne nous reconnais dans aucune de ces catégories !

Après deux semaines de confinement, la ville n'est plus qu'un désert. Il vient de temps en temps me re-

joindre, interrompt ma bulle d'écriture, il se targue de travailler mieux et plus que les autres. Il a toujours eu ce besoin de reconnaissance.

Je suis donc là, depuis une semaine, il ne me voit pas, il fait ses petites affaires comme si je n'existais pas. Je suis là comme un meuble, pour lui une femme doit rester auprès de son mari, même si elle meurt d'ennui. Je ne suis là que pour lui servir de miroir, que pour écouter ses discours interminables qui m'épuisent. Il vit en décalé. Il se lève pour commencer à six heures du matin. La nuit, je subis à nouveau ses horribles ronflements qui m'empêchent de dormir et, le matin, tous les bruits qu'il fait depuis la salle de bain jusqu'à la cuisine me sortent du sommeil dans lequel je viens seulement de plonger. Dans combien de temps pourrai-je retourner dans ma maison à la campagne ?

Il ne peut plus travailler jusqu'à vingt et une heures, il est hors de question pour moi de dîner trop tard. Il a voulu que je revienne, il se fera au rythme normal d'une vie de famille.

Je vais sortir le chien, il fait beau, à l'heure de midi, je ne croise pratiquement personne. Cela me fait une coupure, me détend. Le printemps est là et on en profitera peu. Je me sens tout de même privilégiée. Ma prison n'est pas si terrible comparée à d'autres.

Je réalise maintenant que la nuit je fais des cauchemars, tout se mélange, le lycée, le confinement, la

guerre... J'éprouve de la fatigue. Je suis les annonces du gouvernement. Sans surprise, le confinement est allongé, les mesures se durcissent. Nous avons maintenant un drone qui surveille la ville et un couvre-feu de vingt et une heures à six heures.

Et tout d'un coup, un soir, je suis tétanisée par ce silence assourdissant, comme celui qui précède un tsunami. Bien sûr, depuis plusieurs jours nous attendons la vague. Cette vague angoissante. On ne sait plus ce que l'on doit croire, ce que l'on doit faire. Tous les jours s'ajoutent de nouvelles mesures, de nouveaux conseils... Désormais, il faut faire la queue pour entrer dans les magasins d'alimentation. Curieusement cet ennemi invisible se marie avec une arrivée inattendue du froid. Le gel est de retour. Le soleil est glacial. Les semis poussent sous le plastique. Ils me rassurent. Nous aurons des légumes si la situation dégénère. La terre se craquelle, les géraniums sont morts. Il faudra en replanter. Il est plongé dans ses dossiers, déplace sans fin ses RDV qu'on lui a demandé de décaler à maintes reprises, je lui dis que cela ne sert à rien.

J'appelle mes parents, mes amis, mes enfants. Pour l'instant tout le monde va bien. Nous ne fêterons pas l'anniversaire de mon petit fils le 10 avril comme prévu, c'est remis à plus tard, vivement le temps des retrouvailles ! Soudain panique à bord ! Le petit est malade, il a beaucoup de fièvre et touse. Il faut attendre plusieurs

jours pour voir une amélioration. Le médecin a dit à ma fille que c'était une rhinopharyngite, elle n'en est pas persuadée, le doute demeure. Quelle chance tout de même, tous mes proches habitent en retrait de la ville dans une maison avec un jardin, presque un coin de paradis inestimable pour profiter un peu des jours printaniers.

Je cuisine, il fait la vaisselle, j'invente des plats. Il fait l'idiot avec le chien, maintenant on nous demande de ralentir le travail avec les élèves, on nous dit qu'il ne faudra pas prendre en compte les notes mises en période de confinement. On a perdu plus de la moitié des élèves, maintenant c'est sûr on ne va plus entendre parler d'eux ! Pas grave, j'ai plein de projets dans la tête !

Tiens, les oiseaux sont de retour, on n'entend plus qu'eux dans la ville. Leur chant est clair dans les branches. Le ciel est de plus en plus pur. Les bus ont disparu du week-end. Si je sortais m'installer dans la cour pour travailler au lieu de regarder les séries policières qui masquent mes longues heures d'introspection. Et lui, il en fait de l'introspection ? Cela ne lui ferait pas de mal !

Nous sommes assis sur le canapé, chacun un livre à la main. Tout à coup je dis à mon mari.

— Écoute !

— Quoi ? dit-il me regardant d'un air ahuri.

— Rien, justement il n'y a rien à entendre ! Il n'y a plus de vie !

Ce silence pèse de plus en plus. C'est tellement irréal que je me lève pour ouvrir la partie haute de la porte d'entrée.

— Viens voir, dis-je à mon mari !

— Quoi ? Je ne vois rien !

— Justement c'est cela, il n'y a rien à voir... il n'y plus rien. On se croirait dans la Nuit des Temps de Barjavel !

Au fil des jours, j'oublie la pendule assassine tellement je suis accaparée par les écrans et emportée par un rythme bien établi : mes promenades quotidiennes avec le chien, les lectures, l'écriture. D'ailleurs, justement je trouve que j'ai bien avancé.

Tout à coup, au moment où j'écris la phrase qui vient clôturer ma nouvelle, j'aperçois mon mari planté là, devant moi. Son regard a changé. Il semble enfin me voir. Il me sourit, me prend par la taille, me caresse le visage, il approche sa bouche de la mienne, je lui rappelle aussitôt que nous ne devons pas nous embrasser, ce qui d'ailleurs me convient. Il sourit. Je jette un coup d'œil à mon portable : 15H15 !

— Tu n'as donc plus rien à faire ?

Il sourit de nouveau d'un air aguicheur et me lance :

— Et si nous montions à l'étage ?

FIN

Nathahel Deguilly

Née dans le Loir et Cher, habitant et travaillant aujourd'hui dans le Berry, j'ai eu jusqu'ici une vie relativement riche : voyages dans le monde, très marquée par l'Asie en outre. J'enseigne l'anglais dans un lycée professionnel de campagne. L'écriture figure parmi mes passions. J'ai commencé à écrire mes premières histoires en CM1. Poète et nouvelliste ayant reçu de nombreux prix aux concours littéraires notamment auprès de Arts et Lettres de France.

Planète bleue, éclipse, planètes bleues

Éléonore Sibourg

Vue de l'espace, la Planète bleue est toujours aussi magnifique. Qu'elle soit l'œuvre de Dieu, du Big-bang ou du Hasard, on ne peut qu'admirer la perfection de sa sphère. Des voiles nébuleux la nimbent ici et là. Des oripeaux de fantômes errants dans l'atmosphère, qui donnent à la Terre un aspect magique.

La mosaïque de bleu, de vert et d'ocre se précise à mesure que l'on se rapproche de l'Europe. Les tourbillons blancs des nuages dansent sur le continent, en révèlent la cartographie.

Les pointes acérées des reliefs déchirent maintenant la nuée. On voit s'étendre sur la France des nappes de forêts vertes. C'est beau.

Comme lorsqu'on se rapproche de l'écran d'une vieille télévision, les aplats de couleurs disparaissent bientôt. Ils laissent place aux pixels désordonnés de l'activité humaine. La ville étend ses toits, ses axes tortueux, ses cheminées. Mais aucune fumée n'en sort. L'avenue Jean Jaurès est déserte. Les branches des platanes flottent dans un air calme et tiède.

Au numéro 18 bis, quatrième étage, appartement F, Michael Frampier, trente-six ans, est confortablement installé sur son canapé. Sur ses genoux est ouvert l'un des plus grands classiques de la littérature française, à la première page :

« Tant qu'il existera, par le fait des lois et des mœurs, une damnation sociale créant artificiellement, en pleine civilisation, des enfers, et compliquant d'une fatalité humaine la destinée qui est divine ; tant que les trois problèmes du siècle, la dégradation de l'homme par le prolétariat, la déchéance de la femme par la faim, l'atrophie de l'enfant par la nuit, ne seront pas résolus ; tant que, dans de certaines régions, l'asphyxie sociale sera possible ; en d'autres termes, et à un point de vue plus étendu encore, tant qu'il y aura sur la terre ignorance et misère, des livres de la nature de celui-ci pourront ne pas être inutiles. »

Le roman de Victor Hugo voltige et s'écrase sur le carrelage, dans un froissement de papier. Michael soupire. C'est le genre de soupirs longs et sonores, du type franchement excédé. Mais quelle idée de lire ce truc ! Si c'est pour se taper mille six cents pages de phrases à rallonge qui nous certifient à quel point l'homme est misérable, c'est pas la peine ! Pas en ce moment ! Il entend encore la voix de Mélissa : « Tu devrais te cultiver un

peu, tu ne lis pas souvent. » Il va peut-être commencer par du Nothomb. Ça fait moins peur, tout de même.

Troisième semaine de confinement. Il regarde autour de lui, l'état délabré de son salon. Des cadavres de bouteilles de bière, le cendrier qui déborde sur la table basse, au milieu de bouts de chips et de plastique. Oui, ce serait une bonne idée de nettoyer un peu. Même dans ses années étudiantes, il n'était pas tombé aussi bas. Plus tard. Il attrape son ordinateur et ouvre une page Facebook. Pas de nouveau message. Aucune notification. Fil d'actualités. Il scrolle, scrolle, descendant chaque fois plus avant dans les profondeurs du réseau social. Les contenus sont scannés à toute vitesse : article sur les dérives du gouvernement, pétition solidaire pour les caissières des supermarchés, publicité pour la nouvelle Fiat, le tout entrecoupé de statuts et de vidéos prétendument comiques. Personne n'en parle, de la propagation du virus de la connerie ! Ça le fout en rogne, en tout cas. Il referme son ordinateur d'un coup sec. Même cloîtrés chez eux, faut que les gens trouvent un moyen de se faire exister, c'est pas possible ! Quelque part, ça le rassure. Il n'est pas le seul à se morfondre.

La première semaine, ça allait encore. Ce goût d'inédit qui flottait dans l'air, la stupeur, l'effet « grande annonce » de Macron à la télé. Michael doit bien se l'avouer, ça lui avait filé un début de chair de poule. Elles étaient bienvenues ces vacances forcées. Il serait bien

mieux chez lui qu'au boulot, à prétendre que tout allait pour le mieux. Il avait regardé l'intégralité des James Bond, et attention, en incluant aussi George Lazenby et Timothy Dalton, s'il vous plaît ! Le tout arrosé d'un Deliveroo tous les soirs : chinois, italien, japonais... Supplément frites, sauce Samouraï, gaufre au caramel. « Avec ceci ? » Eh bien vous me mettez une bonne dose de gras en plus ! Pour ce qu'il en avait à faire ! Ah, si Mélissa l'avait vu... Mais ça lui avait fait du bien, de se vautrer ainsi dans la décadence. Il buvait son Coca à même la bouteille, « l'Américain parfait ! », il s'était dit, en raclant sur son survêtement taché un bout de fromage séché qu'il avait ensuite gobé, sans trop se poser de questions.

Sauf qu'elle durait, la situation exceptionnelle. Et comme tout le reste, comme les histoires d'amour ou les séries aux trente-six saisons, quand ça se prolonge, non seulement ça devient fatigant mais surtout, ça devient ordinaire. Il en est là, à ronger son frein, écrasé par l'ennui mais pour autant incapable de s'atteler à quelque chose, n'importe quoi qui puisse l'en tirer. Alors, au lieu de rester là, les yeux dans le vague à ruminer, il va chercher une bière dans le frigo et sort une clope de son paquet, pour la vingtième fois de la journée. C'est l'heure de la sortie ! Accoudé à la balustrade de son balcon, il regarde l'avenue. Tiens, si, il y a quelqu'un là-bas qui marche. Une fille, avec un sac-à-dos.

Jour de courses ? Trajet pour aller au travail ? Elle disparaît bientôt dans une rue adjacente. Dommage. Il boit à petites gorgées mais sans soif. L'habitude. Il y a dans l'air une odeur de pollen. Face à lui, les bourgeons des platanes s'épanouissent sous le soleil de fin de journée. Des passereaux sautent d'une branche à l'autre, bousculant le vert tendre des feuilles naissantes. Ils ne sont pas concernés, eux ! Leur terrain de jeux s'est même sacrément agrandi ! Michael vide sa bière d'un trait et la lance de toutes ses forces sur le moineau le plus proche. Raté. Une myriade d'oiseaux s'envole vers le refuge du ciel. Quant à la bouteille, elle va se désintégrer sur la route dans un joli bruit d'étoile. Ce sera ça de moins à descendre au container.

Retour au canapé. Ordinateur. Facebook. Scroll, scroll. Scroll. Il bascule sur YouTube, regarde une vidéo de vulgarisation sur la théorie du chaos. Deux minutes et trente-trois secondes, saluons la performance ! Puis il va vérifier les dernières actualités sur le site du Monde. Le confinement aggrave les fractures sociales. Il lit l'article, poste un commentaire incendiaire, accusant les riches, le gouvernement, le capitalisme et la société de fouler au pied les petites gens comme lui. Ça ne sert à rien, mais ça soulage. Nouvelle clope. De la cendre tombe sur son survêtement, y fait une petite tache noire. Une de plus. Punaise, il faudra vraiment qu'il se

change à l'occasion, ça ne peut pas continuer comme ça. Virage sur Amazon. Casque Audio Bose sans fil à deux cent cinquante euros. Panier ! Il faut savoir se faire plaisir. De toute façon, il ne dépense plus d'argent, il peut se le permettre. Rien à acheter, plus rien à offrir. Et ça fera tourner l'économie, c'est Macron qui va être content ! Salaud.

Alors qu'il saisit le numéro de sa carte bleue, la sonnerie « appel vidéo » se met à retentir. Oh non, il a encore oublié ! Il recoiffe ses cheveux de la main, repositionne l'ordinateur pour que le désordre ambiant échappe à l'œil de la webcam. C'est tout de même pratique, se dit-il. Elle ne verra que ce que je lui donne à voir. Le visage de sa mère apparaît à l'écran. Elle est sur la terrasse. Ses joues sont rouges. Elle a jardiné toute l'après-midi, s'il savait tout ce qu'elle a fait ! Plus de mauvaises herbes dans les fraises ! Les tulipes sont en fleurs. Elle a même vu un lièvre détalier dans les bois, quand elle promenait Friskie tout à l'heure ! « Et toi comment vas-tu mon chéri ? Que fais-tu de tes journées ? » Tout va bien ! Il s'occupe, il lit, bricole, prend le temps de faire ce que le temps ordinaire ne lui permet pas. Il a même nettoyé son frigo et réparé la fuite d'eau du robinet de la cuisine, c'est dire ! Disant cela, il prête l'oreille et entend, de loin, le ploc des gouttes d'eau qui s'écrasent sur la vaisselle sale. Ce qu'il lit ? *Les Misé-*

rables, de Victor Hugo. « Ça te plaît ? » Plutôt oui, mais il n'en est qu'au début. Sa mère enchaîne sur ses lectures à elle, « ton père aussi, s'est mis à lire, maintenant qu'il a du temps ! On le vit plutôt bien, en fait ce confinement ! » Elle parle, parle, ça lui fait penser au pépiement des moineaux, tout à l'heure sur le balcon. Soudain, le visage maternel se ferme, devient plus sérieux. « Et Mélissa, tu as des nouvelles ? » Crispations dans le ventre. Non. Et mamie, comment elle va ? Transition peu subtile, mais qui a le mérite d'être efficace. « Tu me manques mon chéri, je m'inquiète pour toi. Tu manges correctement au moins ? » Coup d'œil sur les cartons de pizzas éventrés par terre. « Ne te fais pas de souci, maman, j'ai même acheté des brocolis l'autre jour au supermarché. » C'est vrai en plus. Avec vingt-quatre rouleaux de papier-toilette, toutes les Barilla qui restaient dans le rayon, et la sauce tomate qui va avec. Pour être sûr. Un type lui a demandé s'il pouvait céder un paquet de pâtes, vu qu'il n'y en avait plus en rayon. « Non, il a répondu, vous n'aviez qu'à anticiper. Il reste du quinoa si vous voulez. »

« Tu m'écoutes ? » reprend sa mère. Oui, oui. Vingt minutes de verbiage plus tard, il peut enfin refermer son ordinateur. Il soupire. Pense aux brocolis. Ils sont toujours dans le frigo, probablement moisis à l'heure qu'il est. Il a pensé à elle en les achetant. Il aimait bien

qu'elle veuille lui faire manger des trucs sains, en fait. Clope, balcon. L'air pur, ça change les idées !

Il est soudain tiré de ses pensées par des salves d'applaudissements et de cris qui résonnent dans le quartier. Il distingue des silhouettes dessinées à contre-jour dans l'encadrement des fenêtres, sur les immeubles d'en face. Ah oui, il est vingt heures. C'est tout de même simple la solidarité, non ? Tu te pointes au balcon, t'applaudis deux minutes, en bonne brebis lobotomisée, et après tu fermes les volets, très satisfait de ta petite personne, parce que tu as fait une bonne action.

« BANDE DE BALTRINGUES ! » hurle Michael de toutes ses forces. Mais, effrayé de ce que ses voisins à lui aient pu l'entendre, il se dépêche de rentrer et de re-fermer la baie vitrée. C'est l'heure du JT, au moins a-t-il quelque chose à faire. Il s'assoit dans le canapé. Les coussins commencent à prendre la forme de son cul, c'est mauvais signe. Le grand écran de la télévision s'allume sur les paroles métronomiques du présentateur. Des centaines de décès en plus. Partout. Ça n'est pas prêt de s'arranger cette affaire.

La sonnette retentit tout d'un coup. Michael sursaute. Qui ça peut bien être ? Il n'a rien commandé pourtant. Mélissa ? Pauvre abruti... Elle t'a dit qu'elle ne reviendrait jamais. Tu la connais, elle tient toujours pa-

role. C'est ce que t'aimais aussi chez elle, pas vrai ? Il regarde par l'œillère de la porte d'entrée. Déception. C'est une voisine, il la reconnaît. Ça n'arrive que dans les films que c'en soit une jolie en nuisette, évidemment. La pensée du virus le bloque une seconde, mais non, il finit par ouvrir.

— Ouais ? demande-t-il d'un ton brusque.

Elle recule. C'est bien, il faut savoir respecter les distances de sécurité. Il la regarde pendant qu'elle se tortille les mains, toute tremblante. Ça se fait encore, les lunettes à double foyer comme ça ?

— Je suis désolée de vous déranger mais je ne sais pas quoi faire. Mon père est tombé tout à l'heure, il est resté inconscient pendant un long moment. Il saigne de la tête ! Je n'ai pas le permis, le SAMU est saturé d'appels et les autres voisins, à cause du couvre-feu, ne veulent pas prendre le risque de nous emmener à l'hôpital...

Elle se tait soudain, gênée de se rendre compte qu'il est la dernière personne à qui elle a bien voulu demander de l'aide.

— Est-ce que... ? S'il vous plaît, il est vieux, il a la santé très fragile...

Les verres de ses lunettes sont si épais qu'ils doublent la taille de ses yeux. Michael les regarde. Ces yeux... Il plonge dedans. On dirait deux planètes bleues, irisées de vert et d'ocre. Les pupilles, en leur centre, le

fixent, suppliantes. Il se sent comme aspiré par ces deux trous noirs. C'est beau.

Il finit par répondre :

— Je prends ma veste et j'arrive, ne bougez pas.

FIN

Éléonore Sibourg

Drômoise d'origine et Grenobloise d'adoption, Éléonore Sibourg est docteur en lettres et professeur de français. Les incohérences et paradoxes qu'elle observe (et qui sont parfois les siens) sont le terrain des histoires qu'elle écrit : rapport hommes/femmes, écologie, dérives de la société moderne... Notre monde ne manque pas de sujets qui prêtent à la critique, à l'humour ou à la poésie, pour cette amoureuse des champs et des terrasses de cafés.

<https://eleonore-sibourg.fr/>

Inside

Océane Ginot

17 mars 2020, 12h00

Confinés... Coincés avec nous-même. Et moi, je ne suis pas prête à me faire face... La solitude et le temps libre invitent à dresser un bilan de sa vie. Et s'il y a bien quelque chose que je ne veux pas faire c'est un bilan de ma vie. Mes copines les plus sympathiques s'en occupent déjà très bien ! A trente ans passés, je me retrouve seule, en surpoids, fraîchement licenciée et sans projet pour l'avenir. Rien de très brillant. Et à la limite ce ne serait rien s'il n'y avait pas les Autres. Ma famille, mes amis, la société, les réseaux sociaux... tout ce qui peut me rappeler que la vie que je mène ne fait pas partie de ce qui est considéré comme une vie réussie. Même sans rendre des comptes je dois tout de même dévoiler l'état actuel des choses. Bien entendu ils me soutiennent (je ne parle pas des réseaux sociaux avec leur catalogue de photos retouchées, d'appartements splendides, de tailles fines et de vacances de rêve) mais au final je ne suis pas sûre de vouloir un soutien, je voudrais plutôt une acceptation. Qui a dit qu'il fallait être à deux pour être heureux ? (Baloo ? Ah non, dans *Le Livre de la Jungle* il a dit qu'il en fallait peu pour être heureux...

Merci les références.) Qui a dit qu'il fallait une grossesse pour combler une femme ? Bon, il y a sûrement quelqu'un qui a dit ça, mais je ne veux pas le savoir. Je veux vivre ma vie comme je l'entends, comme je le peux et sans pression extérieure. Et finalement ce confinement va peut-être m'y aider... Je vais essayer de m'affirmer, d'évaluer ce que je veux vraiment changer dans ma vie et de laisser tomber ce que les autres voudraient que je change !

17 mars 2020, 15h

Rectification. Je me suis un peu emballée. Confinement est synonyme de pression sociale. Il faut être le plus productif possible, lire tous les classiques, devenir un expert en économie, pratiquer une activité physique quotidienne et intense pour atteindre un corps de rêve pour cet été, manger équilibré, jardiner, bricoler et j'en passe ! En réalité, on n'a plus d'excuse pour procrastiner, c'est ça le confinement !

18 mars

Après une superbe grasse matinée bien méritée, j'ai bullé dans mon canapé en rêvassant, j'ai avancé mollement un polar palpitant (c'est pas Proust mais c'est de la lecture quand même !), j'ai écouté un podcast sur le climat et quand je me suis dit que j'avais faim il était déjà 16 heures 30. J'ai donc fait un gros goûter. Je me sentais à moins 150 sur l'échelle de la fée du logis alors j'ai établi

une liste de tout ce que je dois ranger dans la maison. Ça m'a déprimée, donc j'ai plié et rangé cette liste (avec toute la paperasse administrative que j'avais oublié d'inclure dans ma *to-do list*) et j'ai rejoint le confort rassurant de mon canapé. J'ai délaissé mon thriller au profit d'une série télévisée que l'on pourrait classer dans la catégorie des comédies romantiques et je suis restée obnubilée par l'écran deux épisodes durant avant de prendre un stylo et de déverser mon dépit. Je n'ose même pas aller voir les photos stupides de mes amis qui ont réussi à gérer avec brio leur vie professionnelle, familiale, tout en se cultivant, en faisant du sport, des travaux manuels réussis et en cuisinant de bons petits plats immortalisés sous toutes les coutures pour faire saliver le quidam qui regarde ce flot de niaiserie au lieu de préparer son repas. Au secours.

(Zut, j'ai troué ma feuille dans un excès théâtral pour poser mon point final.)

19 mars, 20h

J'ai réussi à m'assoupir devant un film et à me réveiller au beau milieu de la nuit, le dos en vrac et l'estomac dans les talons. Cette journée a été aussi peu productive que la précédente mais au moins je vais me coucher tôt.

20 mars, 14h08

Le roman que je lis est vraiment passionnant, ça faisait longtemps que je n'avais pas pu dévorer un livre sans culpabiliser d'avoir des choses plus importantes à faire, ça fait du bien ! Mon estomac crie famine.

21 mars

Je me suis remise aux jeux vidéo ! Ça devait faire quatre ans que je n'avais pas sorti ma console, je m'éclate.

25 mars

Aujourd'hui j'ai essayé de jongler. Bilan : deux lampes cassées et une balle perdue... Expérience à ne pas réitérer.

27 mars

Confinement J+10 : j'ai enfin rangé mon bazar. Il me fallait auparavant épuiser tous les loisirs que j'avais envie de faire sans être interrompue et puis finalement un beau jour j'ai classé mes livres, rangé ma bibliothèque, mes produits de beauté... Et ça m'a permis de rajouter des occupations à ma liste. J'ai retrouvé de la laine et des crochets par exemple. Et un tas d'ingrédients pour faire des cosmétiques zéro déchet, du shampoing solide, un baume à lèvres mais aussi de la lessive maison, etc.

31 mars

Mes recherches sur l'écologie, un MOOC en ligne et autres documentaires m'ont fait cheminer sur mon projet de vie. Avant je trouvais que « c'était super la nature et l'écologie » mais mes convictions s'arrêtaient là. Bon, je faisais quelques efforts pour acheter de la nourriture biologique et locale et je gardais en tête qu'il fallait limiter ma consommation de plastique sans y parvenir. Je pensais m'engager dans une association, mais je n'avais jamais pris le temps de le faire. Avec ce mode ralenti j'ai envisagé de devenir activiste pour la planète. Je me suis engagée dans une association. Et puis de fil en aiguille, ou de branche en liane, j'ai fini par trouver un boulot. Un vrai job. Dorénavant mon métier sera en adéquation avec mon opinion. Enfin, il faut encore que je sois prise, mais j'ai postulé. J'espère que ma lettre de motivation ne sera pas trop enthousiaste et ne me fera pas passer pour une illuminée. Le post-confinement devrait être plus optimiste si je suis prise.

1^{er} avril

Je n'arrive pas à coucher sur le papier mon écœurement face aux violences conjugales. On ne vit pas tous le même confinement. Je pense à toutes ces familles entassées dans de minuscules logements partout dans le monde, ces personnes âgées esseulées. Ces enfants utilisés comme réceptacles des frustrations de leurs parents enfermés. Et ces parents aussi d'ailleurs, prison-

niers avec leur progéniture chérie... qui se révèle moins angélique que prévu. Et puis tous les malades. Je me sais impuissante et passée ma minute de pensée pour ceux qui ont moins de chance que moi je continue mon train-train habituel. Je me rassure en me disant que je ne peux rien faire de plus. Je me sens quand même assez mal.

Demain il va y avoir une rencontre (virtuelle, cela va sans dire) avec un groupe d'écolo engagés de la ville... je n'ai plus beaucoup de temps pour écrire avec tous ces projets.

2 avril

Est-ce que ça va me porter malheur d'en parler ? Est-ce que j'ai honte de me relire dans quelques jours et de me trouver stupide ? Je ne sais pas trop. En tous cas, j'ai tergiversé longtemps avant de me décider à écrire. Hier la visioconférence était intéressante, on a parlé de plusieurs projets, j'ai même proposé deux idées qui ont été retenues et qui ont plu à tous le monde ! Et surtout (beaucoup plus intéressant !) il y avait Paul. Son sourire est exquis, il a été super sympa, à la fin on était quelques-uns à discuter et, comme je suis nouvelle, il m'a donné plein de conseils, m'a proposé de m'investir dans un projet et il m'a donné son numéro de téléphone. Je suis sous le charme ! Je ne lui ai pas encore envoyé de

message, il est secrétaire de l'asso c'est sûrement seulement pour ça qu'il veut être en contact.

4 avril

Je suis sortie pour une promenade en plein air. J'avais oublié la sensation de l'air qui caresse ma peau. Je n'y avais peut-être pas prêté particulièrement attention auparavant. Je me suis réjouie de voir les branchages remuer, de suivre des yeux une feuille qui roulait sur elle-même et virevoltait sur le trottoir. Des brindilles craquaient sous mes pas lorsque j'ai pris le chemin du lac. Les nuances de couleurs des feuilles me plaisaient. Les fleurs embaumaient, l'herbe fraîchement coupée aussi.

Le lac était calme, immobile, le ciel se reflétait dans l'eau. Quel silence. Le léger clapotis de l'eau, le chant d'oiseaux invisibles, le murmure dans les feuillages. Les algues vertes brillaient au soleil et prenaient des reflets mordorés. Je me suis perdue dans leur contemplation. J'ai eu l'impression de faire partie d'un tout. Je me suis délectée de cette sensation de bien-être avant de rentrer à regret. Je sentais les galets sous mes semelles fines et la douce chaleur du soleil contre ma nuque.

Ah oui ! j'avais attaché mes cheveux exceptionnellement, et pour cause... Dans un autre registre, hier j'ai tenté une coupe de cheveux maison. Le moins qu'on puisse dire c'est que ce n'est pas exactement ce que

j'envisageais. Pourtant le tutoriel avait l'air facile. Disons que j'ai un carré plongeant inversé... et asymétrique.

5 avril

Quatre heures trente ! C'est le temps qu'on a passé au téléphone avec Paul. On a énormément de points communs et on a bien rigolé ! Il me plaît vraiment beaucoup, mais réflexion faite, j'espère qu'on va être seulement bons amis. C'est rare d'avoir des discussions vraiment sérieuses sur des sujets importants. On se contente souvent de faits et de banalités.

6 avril

Je me suis remise au dessin, je laisse s'exprimer ma créativité. Ça me fait un bien fou. Et parfois le résultat est très moche mais c'est sans importance, c'est pour moi.

Ce soir c'est à nouveau « apéritif en ligne » !

7 avril

Je me plais, je suis bien dans mon corps, dans ma tête, dans ma vie. J'ai médité longuement sur ce qui m'est cher, ce que j'aimerais accomplir et ce qui m'est indifférent. J'ai également essayé de discerner ce qui vient de moi, de ce qui m'a été inculqué de l'extérieur, à travers les contes, la société, les publicités. Cela me paraît extrêmement difficile, mais néanmoins essentiel.

J'essaie de me recentrer sur ce dont j'avais réellement besoin et de me détacher du regard des autres.

8 avril

Entretien d'embauche virtuel réussi ! Nouveau travail en poche ! Je trinquerais bien, mais je n'ai que du sirop. Ma chef semble exigeante mais sympathique, ce que j'apprécie. Elle a à peu près mon âge, un carré plongeant dans le bon sens et un très beau vase derrière son bureau. Les missions sont restées floues, avec des noms un peu fumeux, mais apparemment il y aura de quoi faire.

10 avril

Contrairement à la plupart des gens, je ne m'ennuie pas, y compris lorsque je ne fais rien de particulier. Mes pensées vagabondent sans cesse et mon imagination occupe les rares moments d'oisiveté pure. Je m'évade, je refais des conversations, je rêve que je rejoins les personnages d'un roman ou d'un film, ou bien encore j'incarne l'un d'eux. Il faut bien avouer que la plupart du temps leurs réactions ne sont pas adaptées, leurs actions irréfléchies et ce n'est pas ce que j'aurais fait moi ! Il faut bien que je rétablisse ce qui aurait dû se passer.

11 avril

Déconfinement en vue ! J'ai hâte que la vie reprenne son cours. J'ai besoin d'action ! J'ai besoin de me sentir

utile ! Et j'ai envie de voir ce que l'avenir me réserve. Le nouveau travail, les nouveaux engagements et la mise en application du fruit de mes réflexions... J'ai sûrement réussi à mieux m'accepter en étant blottie dans ma belle petite bulle, mais est-ce qu'il en sera de même de retour à la réalité. Ma bulle risque d'éclater à la moindre piquûre. Ce confinement m'a offert une parenthèse de douceur où j'ai eu l'occasion de me reconstruire, libérée des obligations habituelles de la vie. Ça tombait à point nommé. Il est impossible en temps normal de se mettre en retrait, de demander à ne pas être trop dérangé, de ne voir personne, de se consacrer à soi-même, de laisser de côté tout le reste. Je n'aurais jamais été capable de faire cela. J'ai eu le temps de réfléchir, de méditer, de me poser des questions profondes, qui donnent parfois le vertige mais valent la peine d'être posées. On ne peut pas toujours être dans la fuite en avant, dans le déni des choses essentielles avec l'excuse de ne pas avoir le temps. C'est de cela que j'avais peur au début. Pas tellement du virus lui-même. On se sent souvent invincible. On pense que rien ne peut nous arriver. Les accidents de la route c'est pour les autres. Le Covid-19 aussi. C'est parfois une bonne chose, car sinon on serait paralysé et on ne sortirait plus de chez nous (et pas à cause du confinement !). Néanmoins, il ne faut pas toujours croire qu'on ne fait pas partie des statistiques. Je persiste tou-

tefois à penser que je ne serai pas malade. Ce n'est pas le moment.

FIN

Océane Ginot

Océane Ginot enseigne l'anglais dans le secondaire. Passionnée de lecture, elle adore créer des histoires depuis qu'elle sait écrire... et même avant cela à travers des dessins !

Confiné en plein cœur

Corentin Ruffet

– *Enfermé ?*

– *Oui toujours.*

– *Pas trop dur avec ton coloc ? C'est toujours mieux que de vivre ça seul je trouve. Ça commence vraiment à me courir sur le système.*

– *Eh bien non, ça va. Il s'occupe. Mais il tourne en rond, tu vois ?*

– *Carrément.*

– *Sortir ne lui manque pas, tu sais comment il est. Son travail lui manque par contre. Du coup il fait à manger pour se rendre utile. Je ne me plains pas !*

– *Ha ouais, le chanceux. Aucune demoiselle, mais un cuistot. C'est déjà ça.*

– *Comme je te le dis, je ne me plains pas.*

– *Tu lui diras qu'il ne loupe rien. La ville est vide comme après le claquement de doigts de l'autre vilain dans le film là...*

– *Thanos ?*

– *Ouais, exactement ! Bref. Je livre toujours le courrier pour ma part. Et ce n'est pas de la tarte. L'autre jour les flics m'ont pincé ! Ils avaient fermé une voie verte qui m'évitait un putain de détour. Maintenant, si je « montre*

le mauvais exemple », directe une amende pour La Poste. Et crois-moi je le sentirais passer.

– *Oui, tu me disais que ce n'était pas super en ce moment au boulot... Tu aurais dû partir avant.*

– *Peut-être. Au moins j'ai toujours mon salaire. Mais je te jure vieux, dans le centre de tri, les règles sanitaires ne sont pas réellement respectées. Cela me rend dingue. D'autant que les chefs, ce n'est pas eux qui viendraient se mouiller en notre compagnie ! Et ce n'est pas le pire. Je constate qu'un nombre hallucinant de gens ne respectent pas le confinement. Rien qu'un exemple : un couple de petits vieux qui profitent de leur chien pour se balader trois fois par jour. De mes propres yeux je les ai vus. Je suis sûr que le clebs n'a jamais autant profité de la lumière du jour ! Bordel. À cause de ce comportement individualiste, on va droit vers des semaines supplémentaires de confinement. J'ai envie d'aller à mes festivals, moi !*

– *Oui c'est sûr. Après, je vais courir moi tu sais.*

– *T'es fou ou quoi ?*

– *Pas du tout ! C'est bon pour le système immunitaire. Et puis je deviendrais zinzin à ne sortir qu'une fois par semaine pour les courses. Un autre fait divers ajouté dans les journaux que tu livres. « Deux colocataires s'étranglent avec leurs manettes de jeux... »*

– *Je ne livre pas les hebdomadaires de ce genre. Franchement tu devrais cesser. Le gouvernement devrait tout verrouiller et laisser seulement les militaires nous ravi-*

tailler. En un mois ce serait plié. Regarde, les chinois ressortent après deux mois seulement. Nous ça va durer combien de temps encore ? Jusqu'à la rentrée ?

— Tu y vas un peu fort. D'autant que je cours seul, moins d'une heure et que je ne touche ri...

— C'est pas le problème ! Ça encourage les autres à n'en faire qu'à leur tête !

— Doucement fréro, doucement. Et si on parlait de choses plus gaies ?

— Non. Pas tant que tu avoueras avoir tort.

— D'accord. J'ai tort.

— Tu te fous de moi, là ! Bordel. Tu ne vas pas en démordre, hein ? Et pas la peine de hausser les épaules comme ça. Je déteste lorsque tu t'en sors sans arguments c'est comme avec maman où... Pff. Laisse tomber, ça ne sert à rien.

— Ça va aller, ou tu as besoin qu'on ferme l'application et qu'on se rappelle plus tard ?

— Non.

— Bon...

— Rien de neuf ?

— C'est-à-dire ?

— J'en sais rien. Parle-moi d'autre chose sinon je fais un détour dans ma tournée et je te dépose une surprise odorante dans ta boîte aux lettres. Je sais où tu habites !

— Haha c'est ça, essaye donc !

— Tu paries ?

— Alors qu'est-il arrivé depuis la dernière fois où l'on s'est parlé...

— Ha !

— « Ha » quoi ?

— Tu souris.

— Et alors ?

— Tu souris de cette manière niaise chaque fois que tu as discuté avec une jolie fille et que le courant est bien passé. Le peu de fois où ça arrive. Attends mais comment tu as pu rencontrer une meuf dans ce contexte ? Putain vieux, t'as pas fait le con quand même ?

— Non, non ! Tu vas trop vite là !

— Ha bon ? Tu vas me dire que tu n'as pas rencontré de fille ?

— Bah...

— Que tu n'as pas fait une entorse au confinement même minime ?

— Heu...

— Tu vois ? Je te connais trop. Bon maintenant, raconte tout à ton grand frère. Sinon tu vas encore tout foirer. Remarque, ton cerveau a toujours été ton atout. Alors attendre pour le contact physique devrait être une bonne affaire pour toi.

— Hey ! Ça veut dire quoi ?

— T'occupes. Vas-y déballe.

— Mais...

— Allez !

–... Bon. Oui c'est vrai j'ai rencontré...

– *J'en étais sûr !! Comment s'appelle-t-elle ?*

– Élise et...

– *Elle est jolie ?*

– Je peux en placer une ou tu veux juste une liste rébarbative ?

– OK, OK. *Prends ton temps mon vieux. Mais je te rappelle que je travaille demain. Essaie de faire plus court que d'habitude !*

– Je t'en foutrais, moi ! J'ai un rendez-vous téléphonique tout à l'heure comme je te l'ai dit de toute façon.

– *Ha ha, même par écrans interposés c'est toujours aussi facile de te titiller ! Allez frèreot, tu peux commencer. Je t'écoute bien sagement.*

– Sûr ?

– *Hum hum.*

– Alors, c'était il y a cinq jours, vers vingt heures, après les applaudissements. Ça devient un rituel, même si de moins en moins de monde y participe. En tout cas le point positif, c'est que nous avons rencontré les jeunes de notre résidence. Nous sommes les derniers à avoir emménagé et ils se trouvent tous dans les bâtiments voisins. Voilà pourquoi nous ne les connaissons pas. Du coup, les familles et personnes âgées se sont abritées du froid après quelques applaudissements. Nous, nous avons continué à bavarder tout en buvant une bière.

– *L'apéro. Ça, c'est un rituel à ne pas perdre !*

– Tout à fait. Enfin, là un membre du groupe nous alpague depuis son balcon, demande notre âge et nous propose de le rejoindre sur Facebook pour discuter, organiser des sessions pour s'occuper la journée, des jeux, et cetera. Parmi eux il y a cette fille qui nous regarde. David reste en retrait, tu sais qu'il n'est pas très sociable. Du coup je nous présente et elle me semble intéressée par moi.

– *Tu te perds en conjectures, encore une fois... Faut vraiment que tu arrêtes de trop réfléchir. Mais j'en suis heureux, tu n'as pas changé d'un poil !*

– Non mais attends, ce n'est pas tout.

– *Vous chattez, j'imagine ?*

– Un peu mais en groupe. Finalement nous les rejoignons le samedi soir. Tu sais, « TOUS AUX BALCONS ». Dans la résidence plus éloignée, un mec a un set de DJ. Pendant une heure, comme c'est autorisé je te le rappelle, il met du son. Et c'est génial ! Pour le coup nous sommes sortis avec nos verres, tout en gardant un intervalle de sécurité entre nous sans jamais se toucher.

– *T'es pas sérieux !?*

– Je sais, je sais. Mais cela fait tellement de bien de sortir avec des gens, discuter et danser. Mêmes aux autres balcons autour, les personnes allumaient des lasers et d'autres lumières. Vraiment, pas besoin d'être dans le centre-ville pour avoir une bonne ambiance.

— J'avoue que de mon côté, c'était mort. On entendait d'autres s'amuser seulement. Par contre tu me déçois un peu. J'espère sincèrement que tu n'as pas chopé cette saloperie en sortant malgré les recommandations. Ce n'est pas pour te faire la morale ou quoi que ce soit, mais...

— Je sais Marc.

— ... Avec maman dont on ne sait pas si...

— Je sais. Mais ça ira pour maman. Tu sais que ça peut être n'importe quoi d'autre. La connaissant, ce sera passager. Tous les printemps c'est comme ça.

— Hum.

— Marc ?

— Oui. Oui, tu as raison. On se concentre sur le positif, hein ? Par contre, tu ne m'as pas dévoilé le plus important.

— Qui est ?

— Mensurations ?

— Vraiment, tu n'es pas possible.

— Quoi ? Faut bien que je l'imagine. Je ne l'ai pas vue encore.

— Le truc, c'est qu'elle est en fauteuil roulant.

— De quoi ??

— Non, ne t'inquiète pas. Enfin je veux dire, ce n'est pas grave de base.

— Oui, si tu le dis.

— En tout cas, c'est temporaire. Elle a eu un accident la veille du confinement. Un peu comme mon vol de

portable. Histoire de rajouter un peu de drame à toute cette histoire !

— *Haha, vraiment vous faites la paire ! Elle va bien au moins ?*

— *Oui. Juste le pied dans le plâtre. Du coup sa tante est là ainsi que sa grand-mère. Je te passe cette histoire. C'est sa tante qui l'aide vu que, bien malgré nous et surtout moi, on ne peut le faire sans risquer de l'infecter.*

— *Bien.*

— *Elle joue du violon et a été championne d'escrime.*

— *Ha ! Une sportive, ça te change. Du coup j'imagine qu'elle n'est pas blonde ?*

— *En fait, si.*

— *Bon sang. Ce que tu es prévisible mon vieux. Laisse-moi deviner : petite et bien roulée ? Plus vieille sans doute. Deux ou trois ans je dirais ?*

— *De deux ans.*

— *Deux ans.*

— *...*

— *Haha tu devrais voir ta tête !*

— *Je me rends compte que tu avais raison. Ce qui est extrêmement perturbant tu dois l'avouer.*

— *Holà, l'élève tente de rattraper le maître ? Dans tous les cas, bien joué petit frère, bien joué. Donc Élise, blonde jolie et menue, plus âgée versée dans la musique... Ça te rappelle quelque chose ?*

– Oui. Tu ne vas pas en faire un fromage quand même ? Mais oui, tu as raison. J'ai un type spécifique apparemment. Encore que, pour la musique, ce n'est pas si souvent.

– Anaïs et Pauline ?

– BREF.

– Haha. C'est drôle quand même.

– ... Oui.

– Content pour toi vieux. Fais juste gaffe. Sois patient et passe à l'action dès que possible. Il faut battre le fer tant qu'il est encore chaud !

– Chef, oui chef !

– Haha. Ce qui est bien, c'est que ça te fera penser à autre chose. Pendant le confinement j'avais peur que tu rumines sur Astrid et... ha merde. Désolé.

– Non ça va.

– Mais non ! Tu me fais encore ce regard de chien battu là.

– Pas du tout !

– Mélancolique si tu veux. Mais tu me sors encore ce regard !

– Je peux en parler maintenant. En rire aussi.

– Oui mais pas au fond de toi ! Faut tourner la page mec.

– Comment ? Je sais que c'est elle. Elle fera toujours partie de moi.

– Rah, ne me sors pas ce truc à l'eau de rose.

– Tu n’y crois pas car tu ne l’as jamais vécu.

– Ça n’existe pas le destin ! Juste le bon endroit, le bon moment, le bon état d’esprit, un coup de chance et hop ! C’est dans la boîte.

– Et l’alchimie, qu’en fais-tu ?

– Peut-être que je te dirais bien d’aller la chercher où je pense...

– Je te l’ai déjà raconté, c’était magique. De la magie pure. Ça existe. Je sais que c’est elle. C’est viscéral, OK ? Je ne te demande pas de comprendre, mais accepte mon point de vue au moins. D’accord ?

– On en a déjà débattu quand on était avec les autres. Fais un parallèle avec ton histoire avec Anaïs.

– Ha non, s’il te plaît ne me ressors pas ce dossier !

– Quand plusieurs personnes te font le même retour, c’est que peut-être il y a effectivement un souci, non ? Tu étais d’accord si mes souvenirs sont bons.

– Oui mais...

– Alors ose me dire que tes amis ne t’encouragent pas à aller voir ailleurs ?

– Eh bien pas tous, justement. Tu sais comment cela s’est terminé avec Astrid. Et bien récemment j’ai rencontré quelqu’un. Elle pensait comme moi.

– Elle ?

– Oui, juste avant la fermeture de tous les bars... Non, je ne te détaillerais pas cette histoire maintenant. Je n’ai plus beaucoup de temps.

– Allez !

– Sache juste que mon sentiment ne m'a pas empêché de passer une merveilleuse nuit avec cette fille. D'ailleurs ensuite, nous avons discuté de nos aventures respectives. Elle ressent exactement la même chose sans vouloir revoir la personne en question. Comme quoi, nous sommes tous paumés en un sens.

– *Pourquoi ça n'a pas continué avec cette charmante personne ?*

– Confinement plus éloignement géographique. Le tue-l'amour suprême.

– Aïe.

– Tu comprends ? J'ai pu aller voir ailleurs. Peut-être serais-je très heureux avec quelqu'un d'autre. Mais c'est elle. C'est Astrid. Qu'y puis-je ? C'était si naturel, tellement simple. Jamais je n'avais ressenti ça avec quelqu'un. Il n'y a rien à ajouter.

– *Alors dans ce cas pourquoi cela n'a-t-il pas fonctionné si vous êtes fait l'un pour l'autre ?*

– J'ai bien plusieurs pistes. Cependant je n'ai pas envie de me torturer de nouveau avec ça. Ni de t'embêter non plus. J'en ai déjà trop fait.

– *Bien. Frérot tu verras. Tu vas faire des folies avec cette Élise et Astrid tombera dans les limbes de l'oubli. Après on en rigolera une bière à la main.*

– Mais arrête nom d'un chien ! Je viens de te faire part de ce que je ressens à ce sujet. Pourquoi ne veux-tu

rien entendre ? C'est juste que tu ne connais pas ça. Pas encore. D'un côté je t'envie : tu es un ignorant bienheureux.

— *Ben voyons.*

— D'un autre côté, c'est une quête qui prend fin, ou reste en suspens peut-être ? Dans tous les cas, une autre commence.

— *Tu débloques complètement. Bon, parle-moi de la blonde plutôt. Restons concentrés sur le plus important.*

— Rien d'autre. Je ne la connais que depuis cinq jours. Sauf, oui. Pour me répéter, j'attends son coup de fil.

— *Qu'est-ce que je t'ai déjà dit ? Appelle-la toi-même ! Ne la laisse pas diriger la conversation, tu finirais droit dans la friend zone.*

— Mais non. Elle devait finir son entraînement quotidien de musique. Je ne vais pas la déranger. Elle ne va pas tarder vu l'heure qu'il est.

— *Ha c'est pour ça que tu m'as dit par message, pas au-delà de 16 h 30 ?*

— Oui et... mince ça sonne. Désolé il faut que j'y aille et... ha.

— *Quoi, ce n'est pas elle ?*

— Si.

— *Quoi ? Je ne t'ai pas entendu, répète ?*

— Si Marc. C'est elle.

— *Roméo, tu souris encore !*

FIN

Corentin Ruffet

Je suis un jeune homme de 26 ans possédant une Licence d'Histoire de l'Art et d'Archéologie de l'université de Nantes. J'écris depuis dix ans, essayant de devenir écrivain. J'ai signé un contrat dans une petite maison d'édition. Cette nouvelle sélectionnée par Réticule est néanmoins ma première publication. Pour parfaire mon profil, sachez que je travaille au Musée d'Arts de Nantes, que je pratique des arts martiaux vietnamiens, et que j'appartiens à une association de créatifs nommés Les Aliénés de Cthulhu. Nous commençons à nous faire connaître dans le monde des webséries et diversifions les médias utilisés : vidéo, court-métrage, saga audio, roman, jeux de rôle... Ce fut sous l'influence de ma tante que je me suis mis à lire assez jeune. En particulier des littératures de l'imaginaire. Un jour, j'ai aussi pu lire le manuscrit du frère d'un ami. Ce qui m'a prouvé que, moi aussi, je pouvais écrire. J'ai alors décidé qu'il était temps de passer à l'acte, tout en continuant mes lectures. Je suis passionné par cela et je le resterais probablement à vie quoiqu'il arrive.

Évolution

Marylaure Forget-Dugaret

D'abord, c'est le chaos. Dans les premiers instants qui suivent l'explosion du sac, d'incessantes collisions entre les particules de carton répandent une énergie fulgurante. Puis l'immobilité est glaciale. Le magma originel fusionne toutes les pièces dans une soupe indistincte. Le temps n'existe pas encore. Peu à peu des forces primordiales isolent les éléments de même couleur. Des galaxies s'enroulent sur elles-mêmes se forment et s'éloignent lentement les unes des autres. L'expansion de la matière colonise l'espace disponible, la table du salon, puis la table basse, puis toutes les tables.

C'est le hasard qui provoque la première mutation. Deux minuscules morceaux situés l'un à côté de l'autre se connectent. Sur le canapé, il ouvre un œil.

Il a mangé, il a dormi, il a regardé ses écrans. La curiosité le pousse à jouer avec les morceaux. Le temps commence à s'écouler. D'abord, c'est la démarche essai-erreur, répétée dix fois, cent fois, mille fois. Chaque emboîtement provoque le frisson inédit d'une émotion enfouie dans des plis de son cortex. Une pièce avec un bord rectiligne. Encore une pièce. Le petit bruit – minuscule – Encore une fois,. Comme le jeune Pythagore

qui trace un triangle dans le sable doré d'une plage grecque, il invente la géométrie. Les bords se rejoignent. Ils contiennent tous les possibles dans une surface finie. L'ordre est un futur envisageable.

L'œil, le cerveau, les mains. Partir d'une tache de couleur et puis la faire grandir, comme on plante une graine. Recréer le monde à partir d'un brin d'herbe, de l'éclat d'une vague, du reflet du soleil sur la pierre. Rien n'est acquis cependant et la progression demeure erratique. Les détails de la photo sur la boîte ne sont plus reconnaissables une fois éclatés, découpés, perdus dans la masse. Les repères se brouillent et se confondent à passer sans cesse du global au morcelé, du but à la tentative. Le moment ne ressemble à rien de connu, c'est un basculement. *L'homo puzzliens* est apparu au début du 21e siècle.

Les progrès rythment les mornes journées étirées à l'infini. Il invite ses coconfinés à jouer avec lui. Les avancées sont les seuls événements remarquables dans la suite des heures semblables aux heures. Il célèbre les réussites dans la cuisine et sur le Grand Réseau. De nouveau, des discussions et des rires dans la maison. Le bonheur est à portée de main. Mais le puzzle est difficile à finir.

Il établit des plannings pour assembler plus vite. Des stratégies sont mises au point, des protocoles validés, des normes édictées. Des tensions éclatent, çà et là

pour l'accès aux morceaux. Rien de grave. Sur le Grand Réseau, des théories circulent sur un puzzle gigantesque qui les contiendrait tous. Toutes les parties familiales sont une partie du tout. Il faut industrialiser l'assemblage, c'est la seule voie possible.

Il rassemble un groupe d'experts sur le Grand Réseau. Une fois le puzzle global assemblé nous serions tous sauvés. Il lance une consultation via les écrans et la population se prononce favorablement, les gouvernements nationaux sont dissous. Le Grand Puzzle se réunit par téléconférence et édicte de nouvelles lois mondiales. L'assemblage devient obligatoire à partir de 13 ans. Des preuves irréfutables sont diffusées sur le Grand Réseau : longtemps pris pour une représentation du réel, le Puzzle contient le réel. Le Puzzle est le réel. Le Grand Puzzle est son représentant. Il faut finir au plus vite. Le Grand Puzzle décide des mariages et des naissances pour que les assembleurs améliorent leurs capacités. Toute dissidence est sévèrement punie, pas de puzzle pour les ennemis du Puzzle.

À l'heure où j'écris ces lignes, nous sommes en 50 après GP*, toute la planète est occupée à finir le Grand Puzzle. Toute ? Non, un village peuplé d'irréductibles Gaulois...

**GP : grand puzzle*

FIN

Marylaure Forget-Dugaret

Je suis une lectrice intrépide, installée le temps d'une pause à Berlin ville-voyage, si loin, si proche.

<https://desnouvellesdeberlin.travel.blog/>

Enfin seule !

Rousse

Curieusement, j'ai l'impression d'avoir attendu ça toute ma vie.

Pas d'être coincée dans 40 m², j'aurais préféré plus grand. Mais je n'ai pas vraiment ressenti d'angoisse quand j'ai entendu à la radio la confirmation des rumeurs qui circulaient depuis deux ou trois jours : les français sont priés de rester chez eux. Je peux très bien travailler de chez moi, j'écris et je réponds à des mails de toutes façons. D'ailleurs, ça fait des années que je me bats avec mes différents employeurs pour télétravailler davantage. Par télétravailler, je veux dire travailler de « chez moi » ou d'ailleurs – où précisément ne regarde personne, au fond. Qui a vu le titre de propriété du siège sur lequel je m'assois, du bureau auquel je travaille ? Ça fait un certain temps que je ne suis que de passage là où j'habite, de toutes façons – télétravailler correspond bien à mon mode de vie nomade. Je passe, j'observe, je note les curiosités du monde qui m'entoure, et je continue ma route.

Enfin, pour le nomadisme, il faudra repasser : avec le confinement, j'ai basculé comme tout le monde dans l'ultra-sédentarité. Je me doutais bien que ça durerait

plus que les deux semaines initialement annoncées, mais j'ai délibérément évité d'anticiper, de penser à l'avenir dans le confinement, de compter les jours. Ça a d'ailleurs été la première bonne surprise. Moi qui prends des notes mentales de tout, je n'ai eu aucun mal à voiler pudiquement ce qui aurait pu être angoissant dans la situation.

J'ai redécouvert avec délectation les montagnes de tissus et les piles de livres que j'accumule depuis des années sans prendre le temps d'y toucher. Je ne les ai pas touchés davantage, pour être honnête. J'ai même emprunté un livre à la voisine et passé commande de nouveaux livres à la librairie dès que ça a été possible. Mais certaines de ces étoffes et de ces pages font partie de moi, elles me rappellent des périodes, des lieux, des amis. Je les effleure et je pars en voyage. D'autres, par contre, ne me parlent plus. Ça a été la deuxième bonne surprise. Ils attendent patiemment dans l'entrée que je m'en débarrasse. Comme un serpent qui mue, je me sépare sans état d'âme de ce qui ne me touche plus.

Je suis très, très myope. Ça me rend service, je crois, pendant ce confinement. J'ai l'habitude d'enlever mes lunettes et de regarder les choses d'extrêmement près, de caresser les détails. Les reliefs microscopiques d'une théière en terre cuite deviennent un désert naturel d'Amérique ou d'Australie ; les poils minuscules à la surface d'une feuille de plante verte, un champ de blé bercé

par les vents au cœur de l'été. Les plis de la peau sur ma main se déforment quand je bouge, je deviens un crocodile.

Il n'y a pas un bruit et ça m'arrange. Les oiseaux et les bruits de la nature ne reviennent pas si vite que l'on nous le dit dans les journaux, le bip-bip du camion poubelle devient l'événement auditif de la journée. D'habitude, le bruit et la musique m'encombrent, je n'arrive pas à filtrer ni à traiter toutes ces informations disparates de sources mélangées, ça m'épuise. Sans bruit, je peux laisser courir mes pensées et me concentrer sur l'intérieur de moi-même. Je parle un peu avec la famille, les amis – ça me suffit pour l'instant. Parfois, je mets de la musique, je crie, je chante, je danse en riant.

Bien sûr, un grand nombre de ces choses ne sont pas vraiment avouables en société d'habitude. Comment dire que je suis ravie, soulagée d'être enfin seule ? Je jubile en voyant que beaucoup d'autres que moi avouent, presque gênés, leur appréciation du confinement. Certains se débarrassent des contingences de la vie dans la mégapole – RER, ultra-sociabilité – et se recentrent sur ce qui leur importe au fond, leurs familles, leurs œuvres. D'autres sont soulagés de ne pas avoir à interagir avec tant de monde. D'autres laissent libre cours à leurs vies virtuelles ou à leurs folies douces. Ce sont ceux qui comme moi, ont de la chance. En perdant une liberté,

nous avons gagné celle d'être nous-mêmes sans avoir à nous justifier auprès des autres.

Peut-on être soi-même longtemps sans faire face à l'autre ? Vaste question – c'est un peu une expérience grandeur nature de philo que le pays s'offre aujourd'hui. Il y a quelques mois, ma réponse aurait été « non » – j'ai toujours été nulle en philo. Mais aujourd'hui, cette question n'existe pas. J'ai eu de la chance. Peu avant le confinement, j'ai passé la frontière pour me faire inséminer. Derrière ce mot barbare se cache mon salut – ça a tenu et je prépare, tranquille, l'arrivée d'une nouvelle vie.

Je contemple mi-figue mi-raisin la perspective du déconfinement, un semi-chaos imminent, programmé et à coup sûr plus dangereux que l'étape qui s'achève. J'ai du mal à croire que la société va subitement être plus juste, que nous n'allons pas spontanément retrouver nos vieilles habitudes collectives, de l'indifférence à l'individualisme en passant par la surconsommation. Malgré ces visions déprimantes, je crois que nous sommes tous un peu changés. C'est avec curiosité et impatience que je veux revoir mes proches, profiter de leurs présences et plonger dans ce nouveau monde, accompagnée d'une nouvelle pousse.

FIN

Rousse

Les confins confinent toujours à la fin

Nathalie Grangis

En lisant la presse du jour, mes yeux m'ont joué un drôle de tour : « confins » est venu mystérieusement remplacer « confinement ». J'ouvre mon Larousse et je cherche la définition. C'est sans doute une part de pensée magique qui subsiste en moi : quand un mot se présente comme un cheveu sur la soupe, je crois que je vais trouver les raisons de son irruption dans le dictionnaire.

- Parties d'un territoire situées à son extrême limite et à la frontière d'un autre : *Les confins de l'Europe et de l'Asie.*
- **Littéraire.** Limite, point, partie extrême : *Venir des confins de la ville.*
- Point, degré intermédiaire, limite indéfinie entre deux états : *Aux confins du courage et de la lâcheté.*

Merci, Larousse même si je ne suis guère plus avancée. Car « confins », c'est un retors ! Un substantif qui ne se laisse pas prendre au lasso de l'explication à la petite semaine. J'ai de quoi justifier mon réveil à 3h 15 bien

que je ne sache pas trop si je vais parler de ça à mon médecin qui me recevra à 8h 30... Nous nous contenterons d'un tacite concours de cernes assorti d'échanges courtois de symptômes et de conseils... Pour l'heure, j'essaie de comprendre comment une « partie extrême » peut constituer une « limite indécise »... Aux confins de la cuisine, je vais préparer du café TOTAL... Un bon litre... En pliant les rebords du filtre papier, me vient une belle association de malfaiteurs : « confins – confinement – cons finis »... Je la note aussitôt sur le paquet de filtres « Mails e-tas »... Et dire que je suis à jeun. Les courriels et les messages urgents vont devoir attendre : « Je suis en guerre... » comme disait le petit oligarque vêtu de noir qui est censé être mon président... « contre un ennemi invisible » défini par le Larousse. Je cherche donc à savoir quels sont ces confins désormais calfeutrés dans mon cerveau même si cette quête m'apparaît TOTALement déraisonnable. Je ne suis pas sans ignorer que ce type d'explorations prétentieuses peut me faire cataloguer dans la rubrique interminable de « ceux-qui-pètent-plus-haut-que-leur-cul » ! Et quand bien même, si cette activité devient un jour, une discipline olympique, je serai enfin une athlète de haut niveau ! En redescendant du podium, parce que le café est prêt, je repense à l'affichette délicieusement subversive du boucher-charcutier : « Le confit ne ment jamais ! »... Les confins, par contre... C'est une autre paire de man-

chons... Qu'existe-t-il aux confins ? C'est la question que je me pose après quelques heures d'exposition à la vacuité sociale alors que j'aurai pu me contenter du soleil d'hier et du bronzage qui lui est conséquent. Je surfe donc sur Internet en perdant de vue mes confins. Photos de pissenlits en majesté, d'animaux avachis sur des pelouses taillées au carré, de couchers de soleil qui virent au rouge sans pour autant me faire voir de la même couleur. Je rigole des roucoulades de ces guerriers de lumière. Des œuvres d'art qui pullulent dont pas mal me font apprécier les petits chats et les pissenlits. Ça et là, des pensées positives décollent et des pouces montent au ciel sans risquer de percuter le moindre avion. Et des conseils, des bonnes paroles, des « aimons-nous-les-uns-les-autres ! » mais « chacun-chez-soi ! »... Et des remontrances aux récalcitrants, des amendes qui remplacent les cacahuètes de l'apéro... des pan-pan-cul-cul par écrans interposés qui ne font même pas mal ! Oui, je sais qu'il n'y a pas de pan-pan-cul-cul sans fondement et je laisse la victoire aux moralisateurs et amateurs de pléonasmes. Et puis des milliers de ressources mises en ligne, des films, des séries de séries, des livres accessibles en deux clics et en un claquement de doigts. Je dresse la liste et j'ai bien peur que le confinement ne dure pas les siècles nécessaires à l'assimilation de ces denrées impérissables. Encore des vidéos d'intubés qui veulent à tout prix témoigner, de

silhouettes vertes que nul ne songe identifier. Je repense à Leila, mon aide-soignante lumineuse, pas seulement à cause de la perfusion de morphine. Elle entrait dans ma chambre, en imitant Madonna et je me marrais. « Holidays » jusqu'au bout de mes états de conscience. Que fait-elle, en ce moment, méconnaissable sous son masque ? Le confinement mène à l'invisibilité et pas à seulement à celle du prétendu ennemi. S'agit-il d'invisibilité ou bien d'aveuglement ? A tous se regarder et se jauger, qui décrètera l'anamorphose comme seule perspective possible ? Quel est le spectacle que je décris ainsi ? Des militaires affairés à ce qui n'est pas une guerre. Des masques... Des masques.



Il n'y en a jamais assez... C'est le lien que j'établis avec les confins. Des masques qui sortent de la boîte de Pandore alors que d'aucuns attendent, au bord du puits,

que la vérité sorte. Toute nue mais bien lisse comme l'affiche publicitaire pour l'épilation définitive. Des masques comme ceux d'Ensor, qui me font penser que le grotesque ne protège guère de l'absurdité. Entre les soignants qui luttent et l'oisiveté des bons petits soldats qui commentent. N'est pas ascète qui veut. Ne rien faire, accepter de s'ennuyer c'est peut-être s'avouer sa propre impuissance. Je repense à la toile que j'ai peinte il y a quatre ans : « La révolution est l'état de ceux qui tournent en rond ». Mes ironies rebelles me perdront sans doute... aux confins de quoi ? Je choisis alors d'allumer l'écran blanc de mes nuits noires et d'écrire comme on joue aux échecs. Pas forcément pour gagner la partie. Mes doigts pianotent en rythme et le curseur clignote. Image minimale du mouvement loin du flot des images animées. Je prends le temps qui de toute façon n'appartient à personne, pour appréhender la catastrophe planétaire dans mon bureau confortablement bordélique. Même si le monde a l'inénarrable noirceur du café TOTAL, je l'écrirai sans hâte et sans sucre. Je poursuis mon rêve donquichottesque en m'autorisant la mélancolie des dragons (tiens, Philippe Quesne me revient à l'esprit...), et l'expérience du désenchantement du monde sous forme de jeu... De maux pourris, parfois. De mots périmés par l'exploration des confins. J' y retourne. Écrire est une activité ludique qui consiste seulement à faire des lignes avec les lettres et à effacer

peu à peu les règles et à raturer les repères. La seule rigueur, c'est de se mettre un pied au cul pour s'y coller le matin. Prise de « partie extrême » et « limites indéfinies ». Ca y est : j'y suis !... Pour le moment !



FIN

Nathalie Grangis

Nathalie Grangis a vagi pour la première fois au matin du dernier jour le plus long de 1969. C'était dans une petite ville où les mâles sont Castrais de père en fils, à deux pas du Sidobre où les rochers ne répondent ni aux rossignols, ni aux légions de sirènes. Ce cri primal fut ainsi le dernier et les conditions précédemment citées expliquent

sans doute qu'une fois poussée dans le monde, Nathalie Grangis choisit d'ouvrir les yeux et de fermer sa gueule. Elevée dans un pré carré, elle se mit à tourner en rond avant de suivre une drôle de bête qui, bien que l'ayant mordu jusqu'au sang, lui montra une brèche dans la clôture. Depuis, Nathalie Grangis s'échappe souvent de sa tanière à Marseillette pour filer à travers bois avec son lézard plastique. De ces moments dérobés aux horloges, elle sème à tout va des peintures d'animaux familiers mais pas fantastiques, des photographies de tas de n'importe quoi, de coupes à blanc dans les forêts noires. Elle écrit aussi des textes qui évoquent l'agacement du troupeau et la beauté des rêves oubliés.

<https://www.facebook.com/Nathalie-grangis-photo-955929094515526/>